Collection POLICE

1F

R. DUCHESNE

L'HOMME AUX DEUX VISAGES

L'homme aux deux visages

Roman policier inédit

par RENÉ DUCHESNE

CHAPITRE PREMIER

MORT EN SERVICE COMMANDÉ

Lord Kertmerr, gouverneur de Calcutta, avait passé une nuit affreuse. Impossible de trouver le sommeil et de penser à autre chose qu'à la mission confiée à deux inspecteurs de Scotland-Yard envoyés aux Indes pour démasquer les agissements des trafiquants d'opium envoyant clandestinement en Angleterre la drogue de folie et de mort.

On avait choisi pour cette difficile et dangereuse enquête deux hommes jeunes, robustes et déjà expérimentés ; Patrick Hercher que ses amis appelaient familièrement Pat qui, à trente-deux ans, comptait déjà de nombreux succès policiers et Eddy Smille ; Pat avait donc quitté sa femme et son fils Bob pour s'embarquer en compagnie d'Eddy Smill qui, lui, ne laissait personne en Angleterre. Ce dernier était orphelin et âgé de vingt-sept ans. Pat était son seul ami. Il eut sans hésité donné sa vie pour lui et Pat, bien entendu, en aurait fait autant pour Eddy.

Depuis trois mois ils exploraient la frontière du Nepaul et jusqu'à présent ils étaient toujours parvenus à envoyer des messages à lord Kertmerr grâce à des indigènes dévoués.

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

Ils étaient enfin sur la piste de la sinistre association de bandits qui, sous les apparences d'honnêtes marchands de tapis, exerçaient un métier infiniment plus lucratif, celui d'exportateur d'opium !

Dans le dernier message envoyé et datant de huit jours, Patrick Hercher indiquait que les coupables ne dédaignaient pas non plus de faire de l'espionnage. La Chine et le Japon étaient alors en guerre. L'Angleterre tentait de négocier un traité d'alliance avec la Russie qui, elle, se souciait plus du proche Orient que de l'Europe menacée par les nations totalitaires. Le monde entier semblait sous la menace constante de conflits. Un tel état de choses a toujours réjoui les hommes sans scrupules qui y trouvent leur compte.

Donc il existait à Patna, ville sous domination Anglaise mais centre aussi d'un Etat indigène de quatre cent mille habitants, une organisation d'espionnage qui menaçait l'influence britannique, les colonies françaises et les zones internationales.

« Je pourrai dans quelques jours vous donner les noms des chefs responsables, ajoutait Hercher dans sa dernière missive. Ces misérables seront bientôt démasqués car nous avons à présent des intelligences dans la place. Eddy Smill et moi, nous nous rendrons à Calcutta très probablement à la fin de la semaine pour vous faire notre rapport, car notre mission sera alors terminée. »

Or le gouverneur avait attendu en vain et l'on était maintenant à la fin de la semaine suivante.

Lord Kertmer, apprenant que Patna était le centre de l'espionnage, avait regretté que les deux policiers s'occupassent de cette affaire. Non qu'il manquât de confiance en eux mais il eût préféré charger de cette mission politique des agents de l'Intelligence-Service plus habitués que les policiers de Scotland-Yard à évoluer dans un milieu bien différent de celui des malfaiteurs de droit commun.

— Si subtils, si habiles que soient Hercher et Smill, avait-il dit à son secrétaire, ils ne seront pas de force à démasquer les dirigeants de cette organisation. Je crains que ces malheureux ne payent de leur vie leur légitime curiosité.

Il n'en savait pas assez long pour envoyer du renfort. Il s'était résigné à attendre mais il n'espérait plus revoir les deux policiers et en avait déjà avisé Londres en réclamant des agents de contre-espionnage qui, eux, parviendraient peut-être à purger Patna de ses indésirables.

Patna est une ville étrange. On y rencontre toutes les races d'Asie, des négociants Américains, des fonctionnaires britanniques, des prêtres du Thibet et des touristes Européens. C'est une sorte de Babylone moderne qui semble vivre en complète sécurité dans cette région proche du Nepaul. En réalité les crimes y sont fréquents et aussi les mystérieuses disparitions. La police, mi-anglaise, mi-indigène, est impuissante à découvrir les coupables car Hindous et Chinois se liguent contre l'autorité pour protéger ceux qu'elle recherche.

Les hors-la-loi ont à Patna des refuges sûrs, des alliés nombreux.

Et, chaque année, certains négociants peuvent placer dans les banques des sommes fantastiques qu'il est invraisemblable d'attribuer au seul commerce d'exportation des tapis d'Orient.

Patrick Hercher s'était juré de trouver les preuves nécessaires aux arrestations désirées par le gouvernement anglais. Eddy Smill, brave et confiant, avait cru, lui aussi, au plein succès de cette mission.

Et le septième jour de vaine attente se levait !

« Pourvu qu'ils aient été tués sur le coup, se disait lors Kertmerr. Ces Chinois, bien que civilisés, ne dédaignent pas le raffinement ancestral des lentes tortures. Ah ! je jure de venger ces infortunés morts en faisant leur devoir ! Qu'on me livre les trafiquants d'opium, les espions et ils sentiront sur eux le poids de la justice anglaise. Pas de pitié pour de tels bandits...

Il s'était levé et s'habillait fébrilement en monologuant à demi-voix. Inquiet comme tant d'autres qui tremblaient pour la paix, il sentait que le danger mondial était aggravé par ces hommes de toutes nations se vendant au plus offrant et livrant à leurs maîtres du moment les secrets des nations pacifistes. Bien souvent, des étrangers aux gages d'ennemis avaient fo-

menté la révolte dans les tribus Hindoues. Il avait fallu sévir et le sang avait coulé.

Ah ! certes, oui, il était nécesaire que le chef de l'Intelligence-Service envoyât ses meilleurs agents ! La guerre en Asie c'était la menace permanente planant sur les pays démocratiques.

Et impossible de fournir le moindre renseignement au gouvernement de Londres ! Patrick Hercher n'avait rien écrit de précis, par prudence, et sa mort certaine laissait ses supérieurs dans l'ignorance de ce qu'il avait découvert.

Le gouverneur, attristé et soucieux, sonna son valet de chambre pour demander son déjeuner, mais ce fut James Berk, son secrétaire, qui se présenta.

— Votre Excellence m'excusera... Un visiteur demande audience immédiate et j'ai cru pouvoir prendre la liberté de vous en avertir.

Berk semblait bouleversé.

— Le nom de ce matinal solliciteur, James ?

— Il s'agit d'Eddy Smill, Votre Excellence. Il est blessé et ses habits sont en piteux état mais en pareille circonstance, le protocle n'a guère d'importance et je sais combien vous êtes désireux de...

Le gouverneur interrompit le jeune homme par quelques paroles d'approbation et, le bousculant un peu, il gagna vivement le salon où l'on avait coutume de recevoir les visteurs.

Eddy Smill s'y trouvait... évanoui !

— Le blessé qui a reçu un coup de poignard dans le dos, est, de plus, dans un grand état d'épuisement, déclarait une demi-heure après le médecin réclamé d'urgence. Je ne crois pas qu'on puisse trembler pour sa vie car le gaillard est jeune et paraît de constitution solide. Seulement la guérison sera longue. On a dû l'emprisonner, voyez donc ses chevilles enflées et portant la trace de chaînes... Ce malheureux s'est évadé et sans vivres, sans arme, il a cependant réussi à venir ici... C'est un bel exploit, Votre Excellence, mais assez inutile selon moi car n'importe qui, dans nos villages, lui eût servi de guide et lui eût procuré un attelage et de la nourriture.

— Eddy Smill ne pouvait probalement pas réclamer

l'aide de qui que ce soit. Il était en mission secrète et doit tenir à ce que ses adversaires le croient mort. Je vous recommande la plus grande discrétion, docteur. Ne parlez à personne du blessé. James, informez-vous auprès de mes serviteurs pour savoir qui l'a introduit ici. J'ai confianc en mes Hindous mais une recomandation spéciale ne sera pas superflue.

Le docteur partit en promettant de revenir dans la soirée et quelques minutes après le secrétaire ramenait Ali et Moga, les deux domestiques indigènes qui avaient parlé à Eddy Smill et l'avaient aidé à gagner le salon.

— Maître, lui étendu divant li porte du parc. Lui faible, faible et dimander voir maître. Moga li a aidé moi à relever Blanc... qui pouvoir à peine parler.

— A quelle heure avez-vous aperçu le blessé ?

— Avant soleil levé. Lui rien voulu boire, lui vouloir seulement parler au maître. Nous dire à master Berk quand lui levé et lui avertir Votre Excellence.

— Bien. Il est donc certain que Snell a profité de la nuit pour s'approcher de ma demeure. Ali, tiens ta langue, surtout. Toi aussi, Moga. Si un indigène ou un étranger vous questionne, répondez que vous n'avez vu personne.

— Nous par dire, maître. Nous muets et sourds.

⁂

Eddy reprit connaissance dans la soirée. Il avait la fièvre et ressentait une extrême faiblesse mais, assura-t-il, il ne souffrait pas beaucoup de sa blessure.

— Pouvez-vous parler sans trop de fatigue, Snell ?

— Oui, Votre Excellence... Mon ami Pat est mort, tué par ces bandits que nous espérions vous livrer. Je sais le nom de l'un d'eux. C'est Li-Phaou, le richissime négociant en tapis d'Orient. Sa demeure a une cave qui cahe des ballots d'opium. J'y ai été enfermé, laissé pour mourant pendant quatre jours. J'ai pu m'évader grâce à la complicité d'une fillette chinoise, l'enfant d'une servante de Li-Phaou. Pat a été abattu par un grand diable d'Européen dont je ne sais rien sinon qu'il a l'accent allemand très prononcé. Il avait

le visage caché sous un immense chapeau. Le corps de mon pauvre ami a été abandonné dans la campagne, à près de dix milles de Patna.

Le blessé anéanti par l'effort qu'il venait de faire s'affaisa, inanimé. Lord Kertmerr, apitoyé, le laissa sous la garde d'une infirmière anglaise et, suivi de James Berk, regagna son bureau.

— Quels sont les ordres, Votre Excellence ?

— Il n'y en pas, James. Faire rechercher le corps de Hercher serait inutile. Le malheureux a sûrement été dévoré par les bêtes sauvages. Ordonner une perquisition dans les caves du Chinois Li-Phaou ? A quoi bon ? Dès que ce misérable a constaté l'évasion de son prisonnier, il a, sans aucun doute, débarrassé sa demeure de tout ce qui peut justifier une arrestation. Quant à cet Allemand, espion doublé d'un meurtrier, il a certainement pris le large et le signalement donné par Snell est insuffisant. Attendons donc encore... Nous ne pouvons rien de plus, hélas ! J'ai reçu un message par radio, il y a une heure. Londres m'envoie par avion quatre de ses meilleurs agents de contre-espionnage. Ils ont pleins pouvoirs pour agir. Espérons qu'ils sauront venger ce pauvre Pat Hercher... qui laisse une veuve et un petit garçon de huit ans.

— Attendons, Votre Excellence... et espérons ! Dans quelques jours Snell pourra peut-être nous donner de plus amples détails sur cette tragédie de la brousse. Ainsi parmi les coupables il y a un Chinois et un Allemand ? C'est étrange... Ces deux nations ne fraternisent pourtant pas, en ce moment.

— Eh, mon cher garçon, les misérables qui pratiquent l'espionnage non par dévouement à leur patrie mais par intérêt se soucient peu des démêlés politiques de ceux qui les emploient et ils trahissent au besoin leur propre pays si on les paye pour le faire. Crimes, commerce de stupéfiants, trahisons, ces mots ne les effrayent guère. Ils ne pensent qu'aux bénéfices promis. Aussi seront-ils traités comme des bandits et pendus ainsi que le veut la loi.

— Il faut d'abord les prendre, Votre Excellence.

— J'ai confiance, James. L'Intelligence-Service fait des miracles et ses agents sont tous des héros.

— Pat Hercher était, lui aussi, un héros... capable de miracles. Il a cependant été tué...

— En service commandé ! C'est le sort de bien des héros anonymes. D'autres vont continuer sa tâche et ils réussiront..

⁂

Eddy Smell qui se rétablit assez vite ne put rien ajouter à ses premières déclarations. Son ami Pat, qui avait souvent opéré seul sur la frontière du Nepaul, ne lui avait rien confié de ce qu'il avait découvert car il répétait volontiers qu'un secret connu de deux hommes cesse d'en être un. Il se méfiait, non de son compagnon, mais de l'habileté des Chinois à arracher aux captifs ce qu'ils veulent savoir. Eddy Smill, pris et supplicié, pouvait faiblir... Or Pat tenait à laisser ignorer qu'il était en mission. Les deux agents se faisaient passer pour d'inoffensifs commerçants londoniens désireux d'acheter à prix avantageux un stock importants de tapis et de tentures.

— Nous longions la rivière proche de la frontière, expliqua Edy. Quatre indigènes nous suivaient et portaient nos bagages. Soudain ils prirent la fuite, à l'orée d'une forêt, et nous fûmes entourés d'une vingtaine d'individus armés et dont les visages étaient soigneusement dissimulés sous des voiles et des coiffures coloniales. Je fus frappé par derrière d'un coup de couteau et je tombai... mais je ne perdis pas connaissance et je vis Pat s'affaisser sans un cri sur le sol... Un grand Allemand qui tenait encore l'arme avec laquelle il avait abattu Pat s'approcha de sa victime et, après avoir poussé du pied le corps de mon ami, cria en allemand à ses complices : « Il a son compte ! Emportez l'autre qui n'est que blessé... On le fera bavarder si besoin est ! »

« Il fut obéi et après quatre heures de voyage dans un camion-automobile bondé de colis, je fus jeté dans la cave de Li-Phaou dont la demeure particulière est à quelques kilomètres de Patna. Vous savez le reste... et je ne peux rien ajouter de plus !

Comme l'avait prévu le gouverneur, le corps de Pat ne fut pas retrouvé et les agents de l'Intelligence-Ser-

vice explorèrent sans résultat la cave de Li-Phaou qui s'indigna d'être injustement soupçonné. Il nia avoir retenu captif un policier anglais et prétendit que celui-ci, blessé sans doute par une des hordes qui infestent les environs immédiats de la frontière du Nepaul, avait parlé sous l'empire de la fièvre et déliré. La fillette chinoise qui avait aidé le captif à s'évader était sans doute née, elle aussi du délire d'Eddy Smill car on ne put la découvrir et les domestiques du Chinois affirmèrent qu'elle n'existait pas.

La tension existant entre Etats totalitaires et nations démocratiques n'étant point calmée, Londres rappela ses agents qu'une autre mission attendait. Eddy Smill voyagea avec eux jusqu'à Londres et eut la charge douloureuse d'apprendre à la femme de son ami qu'elle était veuve. Pat laissait aussi une sœur, Margaret Hercher, vaillante et jolie créature de vingt-deux ans qui décida de vivre près de Molly Hercher et de son fils.

— Pat était mon seul parent, Molly. Je souffre comme vous et cette douleur ne peut s'adoucir qu'avec le temps et votre amitié.

Eddy Smill, lui, reprit son rang parmi les défenseurs de l'ordre et de la sécurité publics et quand Margaret, au printemps suivant, daigna enfin égayer son costume de deuil d'un petit col blanc, il lui avoua son amour et son désir de devenir son mari.

— Attendons un peu encore, mon cher fiancé, répondit-elle tendrement.

— Pourquoi attendre, *darling* ?

— Je ne sais pas, balbutia-t-elle troublée... J'ai parfois l'impression que mon frère est vivant et va revenir. J'aurais tant voulu qu'il soit là pour mon mariage !

— C'est insensé, Margaret. Pat, hélas, est bien mort...

Il ne put convaincre la jeune fille qui, à cause d'un rêve lui montrant son frère errant dans un pays inconnu, voyait là une de ces surprenantes suggestions maintes fois contrôlées par la science et s'obstinait à espérer le retour du disparu.

CHAPITRE II

LE MASQUE DU MORT

Octobre arriva, ramenant à Londres toute la gentry, les troupes théâtrales, les artistes de cabarets. La grande cité, un moment endormie, se réveilla avec le brouillard comme si cette trop célèbre « purée de pois » eut été l'atmosphère nécessaire à la vie intense de la capitale.

Margaret Hercher habitait toujours avec sa belle-sœur et le jeune Bob. Elle avait perdu un peu de sa foi en le possible retour de Pat et elle avait cédé aux instances de son fiancé en fixant leur mariage au 24 décembre.

Molly qui pleurait aussi amèrement qu'au premier jour l'époux qu'elle avait adoré, conseilla à la jeune fille de prendre un peu de distraction.

— Votre deuil est fini, ma chère petite, et votre vie commence. Acceptez donc de sortir avec Eddy qui le désire tant.

Les fiancés allèrent donc quelquefois au cinéma, au théâtre. Comme un nouveau cabaret artistique ouvrait ses portes, Eddy, soucieux de plaire à Margaret, lui proposa de la conduire à la soirée d'inauguration.

— Il y a là, paraît-il, des mines de grand talent. Ils veulent rénover un art passé de mode mais qui eut jadis de fervents admirateurs. Le spectacle, en tout cas, aura pour nous le charme de la nouveauté. Qu'en pensez-vous ?

— Excellente idée, Eddy. Je n'ai jamais vu de pantomime. Cela nous changera des films de cinéma.

Le cabaret en question annonçait trois pantomimes. Seule la troisième, burlesque, devait dérider les spectateurs que le directeur espérait effrayer avec le début du programme, deux scènes des plus dramatiques s'apparentant avec les pièces de notre célèbre Grand-Guignol parisien.

Margaret, installée près d'Eddy, attendait donc en toute connaissance de cause le commencement de la

représentation et assurant qu'elle aimait assez ce genre « douche écossaise » vous faisant passer du frisson d'épouvante au rire.

— Etes-vous si facile à effrayer ? plaisanta Eddy. Allez-vous oublier, au moment tragique, qu'il ne s'agit là que d'une comédie et de comédiens ? La femme qu'on tuera ressuscitera pour nous saluer quand nous applaudirons.

Agent de Scotland-Yard, il avait, lui, vu de vrais criminels et d'authentiques victimes, il répondait donc de ses nerfs. Mais la jeune fille ? Celle-ci, à cette question, affirma qu'elle saurait faire la part de la fliction et ne verrait que le talent des mimes et celui des auteurs du scénario muet.

Le rideau se leva devant une salle bondée et attentive.

Les Anglais aiment également l'humour et le tragique. La fantasque les séduit et, bien que tous ne se passionnent pas pour le spiritisme qui a, à Londres, de nombreux adeptes, ils ne dédaignent pas les histoires de revenants.

La première pantomime devait avoir un grand succès puisqu'il s'agissait d'un criminel échappé au châtiment légal et qui, dans sa solitude, croit voir se dresser devant lui l'homme assassiné.

L'artiste mima admirablement les sentiments divers d'une âme incapable de remords puis instinctivement inquiète... et enfin épouvantée... lorsque, dans un coin de la pièce à demi-obscure apparaît le mort...

L'artiste qui jouait le rôle de revenant portait un costume de toile kaki et son visage était voilé. La terreur peinte sur les traits du criminel était si parfaite que des femmes frissonnèrent dans la salle. Margaret, nullement impressionnée, serra la main de son fiancé qui lui dit tout bas :

— Quand le mort lèvera son voile et montrera son visage, il y aura des évanouissements car ce mime a dû se faire un maquillage impressionnant. Entre nous, je préfère l'humour, moi... Et vous ?

Elle ne répondit pas, attentive au jeu des mimes. Le criminel avait presque du génie et, tremblant, chancelant, exprimait à merveille le supplice que lui infli-

geait l'apparition qui, arrachant enfin son voile, découvrit son visage livide...

Margaret se leva et, mains tendues vers l'artiste, appela d'une voix déchirante :

— Pat ! Pat !... c'est toi... te voilà donc...

Eddy, lui aussi, s'était levé, mais il gardait le silence quoique son émotion ne fut pas moindre.

Les spectateurs, importunés par les cris de la jeune fille, protestaient. Eddy, sans prendre le temps de la calmer, la saisit par la taille et l'entraîna hors de la salle, dans le petit bar attenant aux coulisses.

— Mrgaret, calmez-vous... Je comprends votre violente émotion, ma chérie, et je l'ai partagée. Mais il ne s'agit là que d'une coïncidence fort douloureuse pour nous. Ce pauvre Pat était un Londonien pur sang et beaucoup d'hommes lui ressemblent. Le maquillage a sans doute exagéré chez l'artiste cette ressemblance. Buvez quelques gouttes d'alcool, cela vous fera du bien.

Elle obéit mais restait très troublée et elle demanda à voir de près le mime. Eddy, par sa profession, avait ses entrées partout et put conduire sa fiancée dans les coulisses dès que l'acte fut terminé.

— Nous nous excusons d'avoir troublé un instant le spectacle, dit-il au directeur. Ma fiancée a perdu un frère qui était mon ami et dont les traits s'apparentent à ceux de l'artiste qui tenait le rôle du revenant. De là notre violente émotion à tous deux. Peut-on féliciter votre pensionnaire de son talent ? Nous lui devons bien, à lui aussi, quelques excuses.

— Je vais l'appeler. Mais il ne se maquille pas pour cette scène assez macabre, j'en conviens. Il met tout simplement un masque. Ah ! le voici, justement ! Lorentom, venez donc, mon bon... Eddy Smill, de Scotland-Yard désire vous complimenter...

— Et admirer de près votre masque, interrompit Eddy intrigué. Dans la pénombre habile de la scène j'ai mal vu ce masque qui, probablement, de près, a un tout autre aspect.

Lorentom les conduisit dans sa loge et leur tendit l'objet. Admirablement éclairé maintenant, il était la réplique exacte, fidèle du visage de Patrick Hercher. Livide, Margaret était tombée sur une chaise et, les

joues inondées de larmes, contemplait ce moulage pendant que l'artiste, flatté de tant d'attention, expliquait à Eddy médusé :

— L'ennui est que ce moulage, nullement destiné au théâtre, est étouffant à porter. J'ai essayé d'y faire quelques trous mais la matière dont il est fait résiste aux piqûres d'épingles et je crains, en prenant un outil, de le détériorer. Ce serait désastreux car je ne retrouverai jamais le pareil, il est parfait. On dirait vraiment qu'il a été moulé sur la figure d'un mort... ou d'un mourant.

Eddy ne pouvait se décider à prendre dans ses mains le masque posé sur une table et qu'il examinait attentivement, le cœur atrocement serré. Il murmura enfin :

— C'est une œuvre remarquable. Qui l'a faite ?

— Je l'ignore. Ce masque m'a été donné par un ami, officier de l'armée des Indes, qui est en permission à Londres. Il tenait ce moulage d'un indigène qui l'aurait trouvé dans la brousse.

— Aux Indes ? Mais dans quelle région ? demanda Eddy bouleversé. Je vous assure que j'ai le droit de savoir, le devoir aussi. Ce n'est pas, de ma part, simple curiosité.

— Ma foi, j'avoue ne pas avoir attaché grande importance à l'histoire de ce moulage, moi, mais je dois souper avec mon ami et, si vous voulez être des nôtres, il vous donnera tous les détails que vous désirez.

Eddy accepta et voulut d'abord reconduire Margaret chez sa belle-sœur. Elle s'y refusa malgré sa nervosité. Elle voulait savoir, elle aussi.

— *Darling*, on a cru que le corps de mon pauvre Pat avait été déchiré par les fauves, mais j'affirme, moi, que ce moulage a été pris sur lui, ce qui prouve qu'il n'avait pas été abandonné et privé de sépulture. Des hommes lui ont sans doute rendu le dernier devoir dû aux défunts, après que l'un d'eux eût moulé l'empreinte de ses traits. Il faut s'en assurer...

— C'est mon avis, Margaret...

L'officier anglais que Lorentom présenta aux deux fiancés était un joyeux garçon ravi de revivre pendant quelques mois l'existence facile de Londres. Il ne se

fit point prier pour conter, en riant, toute l'aventure dont le côté tragique lui échappait.

— J'ai dans mon régiment un soldat Hindou du nom d'Abamah, un brave type et dévoué à notre autorité. Il n'est Hindou que par sa mère. Son père est Thibétain et habite encore maintenant un village situé au bas d'un des monts Himalaya. Récemment, Abamah obtint la permission d'aller voir son père malade. Il en profita pour excursionner dans la montagne et trouva là ce masque ainsi que des bagages européens. Les effets et objets étaient dans un tel état qu'il ne daigna pas les emporter. Le moulage était intact, lui, enfermé dans un sac en peau de crocodile contenant également des outils de chirurgie. Il prit le sac, le ramena à Calcutta, me le montra... Je fis à la police une déposition qu'il signa avec moi et je demandai la faveur de garder le moulage. Cela me fut accordé. Je comptais placer ce masque étrange dans mon studio mais Lorentom, mime de talent, emploie parfois des masques pour ses pantomimes et je lui offris celui-ci qui fut très bien accueilli.

— Merci. Vous êtes certain que les outils trouvés dans le sac étaient des instruments de chirurgie ?

— J'en suis sûr. Mon frère est médecin et...

— Bien. J'écrirai donc à la police de Calcutta pour la prier de faire une enquête. Puis-je garder ce masque, Lorentom ?

— Impossible ! Et ma pantomime, alors ?

— Vous en serez quitte pour prendre la peine de vous maquiller. J'ajoute que, agent de Scotland-Yard et désireux de faire une enquête, je puis exiger ce moulage qui devra être présenté au procès.

— Un procès ? Pourquoi ? Le drame, si drame il y eut, s'est passé sur la frontière du Thibet et eut lieu sans témoin. Il n'y a pas de plaignant, je suppose, donc...

— Si, fit Margaret fermement, il y a moi, la sœur du mort. Je peux exiger une enquête et l'on vous réclamera le moulage que j'affirme avoir été pris sur le visage de Patrick Hercher, mon frère, assassiné il y a près de dix mois, aux environs de Patna.

Domptant son émotion, elle avait recouvré sa vail-

lance coutumière et ne songeait plus qu'à exiger le châtiment des coupables. Lorentom s'inclina devant son légitime désir et Eddy put emporter le masque qui, le lendemain, fut confié à un expert.

— C'est là l'œuvre d'un artiste expérimenté, déclara celui-ci. La composition rappelle celle des sculpteurs travaillant pour nos musées historiques. Je ne serais pas étonné si ce moulage avait été fait par le vieux Hacksens.

— Hacksens ? Celui qui prend le moulage des grands criminels ?

— Lui-même. Malheureusement, Hacksens est en voyage, dit-on. Il avait le projet de faire construire à Bombay un musée du même genre que celui de Londres. Le gouverneur vous donnera son adresse. Ah ! autre chose qui m'a surpris, troublé même, car Hacksens n'opère ordinairement que sur les figures et les mains des morts... Nous avons fait l'analyse de la poussière restée à l'intérieur du masque et nous avons découvert les corps microscopiques d'une espèce d'insectes orientaux qui tourmentent la peau des vivants.

— Je... je ne comprends pas ce que cela signifie... Peut-être est-ce l'artiste mime Lorentom qui...

— Non. Il s'agit de minuscules bestioles mortes depuis des mois.

— Vous en concluez ?

— Oh ! comme il s'agit d'une enquête policière, je ne puis rien affirmer de façon positive. Cependant, je crois que ce moulage a été pris sur un vivant, un mourant peut-être... mais pas sur un mort. La matière qui a servi pour confectionner ce masque était, au moment de l'opération, molle et gluante. Elle doit, pour réussir, adhérer à la peau du visage moulé. Les insectes en question ont, alors, été étouffés sous la matière gluante et y sont restés comme enlisés. Vous comprenez ?

— Très bien. Donc Pat Hercher était encore vivant quand... Hacksens, si c'est lui le sculpteur... a pris le moulage du visage de mon ami. Ce sculpteur pourrait donc nous dire ce qui s'est passé là-bas il y a dix mois et, si Pat est mort, où il est enterré.

CHAPITRE III

HACKSENS PARLE

Bombay avait déjà vu s'ouvrir, en plein centre européen, le splendide palais destiné à abriter les œuvres d'art indigène, les reliques des temples en ruines et la salle des armes exotiques.

La vaste pièce destinée aux costumes hindous, aux statues des anciens chefs était encore vide, elle. Hacksens, spécialiste de ces sortes de musées, explorait depuis des mois la région assez sauvage encore de la frontière du Nepaul et devait en rapporter des moulages destinés à servir de modèles aux personnages de cire qui, tels ceux de notre musée Grévin, immortaliseraient aussi bien les bandits que les héros nationaux.

Le gouverneur de Calcutta faisait construire une sorte de temple également destiné à abriter les œuvres du sculpteur anglais. Hacksens, en effet, lui avait rendu visite, à son passage dans la ville, et lui avait promis de travailler pour lui.

Lord Kertmerr avait depuis longtemps renoncé à élucider le mystère de la mort de Patrick Hercher. Le Chinois Li-Phaou avait quitté la région de Patna et les agents de l'Intelligence-Service traquaient les espions internationaux qui infestaient l'Est hindou.

Quant à l'opium, il continuait d'enrichir ceux qui en faisaient adroitement la contrebande et l'on avait dû se contenter de renforcer le service douanier des côtes, seul remède à peu près efficace contre les trafiquants de drogue.

Le gouverneur de Calcutta pouvait donc goûter un repos bien gagné et s'occuper uniquement du futur musée.

Hacksens avait su gagner sa sympathie et lord Kertmerr se réjouissait de le voir bientôt. Le sculpteur avait annoncé son arrivée pour le début du mois. Mais ce fut d'abord Eddy Smill qui se présenta. Le jeune homme avait obtenu de ses chefs la faveur de reprendre l'enquête concernant la disparition de son ami.

Le masque de Pat et la déposition de l'officier des Indes appelé à Scotland-Yard avaient paru des raisons suffisantes pour essayer d'élucider les circonstances d'une mort fort mystérieuse.

Margaret aurait bien voulu accompagner son fiancé; cette autorisation lui fut refusée et Eddy avait promis de revenir très vite à Londres.

— En un mois, chef, avait-il déclaré à son supérieur, j'aurai retrouvé Hacksens qui, seul, peut me fournir les précisions utiles.

Mis rapidement au courant de l'affaire, lord Kertmerr, très intéressé par le récit d'Eddy, lui dit :

— Vous avez de la chance, jeune homme. Hacksens sera ici dans quelques jours. Je m'étonne, pourtant, qu'ayant pris le moulage du visage d'un compatriote trouvé mourant dans la brousse, il n'ait pas immédiatement signalé ce fait à la police de la ville la plus proche. Il a avec lui une escorte sûre et aurait pu me faire parvenir un message... Oh, mais, j'y pense, il n'est probablement pas l'auteur de ce masque car il n'est dans la région que depuis quatre mois. Or, il y a maintenant près d'un an que votre pauvre ami est mort.

— Mort ? Qu'en sait-on ? Souvenez-vous, Votre Excellence, que blessé moi-même et hors de combat, j'ai seulement vu Pat s'écrouler inanimé. Le colosse allemand qui tira sur lui et le laissa pour mort a pu abandonner... un blessé ! La sœur de Patrick Hercher le croit encore en vie et, à présent, je partage presque cette conviction. Il faut que je voie Hacksens, que je l'interroge ! Mon ami, déprimé, fiévreux, a pu tomber aux mains des pillards qui font volontiers des prisonniers destinés à servir d'otages.

— Vous faites en ce moment du roman, jeune homme, riposta le gouverneur sceptique. Ce n'est pas là la méthode habituelle de Scotland-Yard qui s'appuie toujours sur des faits précis pour mener ses enquêtes. Votre amitié pour le disparu vous fait perdre votre clairvoyance et la justesse de votre raisonnement. Je tiens, moi, pour certaine, la mort de Patrick Hercher. Oubliez-vous que quatre des meilleurs agents de l'Intelligence-Service ont circulé pendant des mois sur la

frontière. Rien ne leur échappe ! La présence d'un blanc, privé de liberté et même de raison, dans un camp ou un village indigène, leur eût été connue. Croyez-moi, c'est un autre que Hacksens qui a pris le moulage en question... et celui-ci ignore probablement jusqu'à l'existence de Patrick Hercher.

Eddy tint bon. Plus fort que son intelligence et sa logique, son instinct le poussait à croire Pat vivant.

Et il avait promis à Margaret de lui ramener son frère !

Hacksens arriva quatre jours après Eddy. Le sculpteur avait exploré la frontière thibétaine et rapportait des documents de grande valeur. Un vieux lama avait même consenti à laisser prendre l'empreinte de ses traits et la photographie de sa lamasserie. Le musée de Calcutta aurait là une pièce unique !

Interrogé par Eddy, le sculpteur qui ne vivait que pour sa profession et oubliait vite tout ce qui ne la concernait pas, fit un effort de mémoire en contemplant la reproduction photographique du masque. Enfin il déclara :

— Ma foi, ce détail ne m'avait point paru intéressant et date de quatre mois déjà... C'est moi qui ai fait ce moulage, en effet. Les traits du blanc vivant chez de pauvres paysans thibétains m'avaient paru dignes d'être conservés pour servir de modèle à l'un de mes personnages. L'homme, qui était en mauvaise santé et en proie à une démence sans violence, n'a fait aucune difficulté et s'est prêté avec une complète indifférence à l'opération du reste plus désagréable que douloureuse. Il n'a pas su me dire son nom et le berger chez lequel il vivait a conté à mon interprète qu'il avait trouvé l'Européen errant dans la montagne. Il n'en savait pas davantage. Ce pauvre homme, dont les habits étaient alors en fort mauvais état, n'avait sur lui ni papiers d'identité, ni objets susceptibles de révéler qui il était. Comme il était bien traité et semblait peu désireux de partir je n'ai pas tenté de l'emmener.

— C'est Pat, s'écria Eddy radieux... Margaret avait raison, il vit et, ramené à Londres, il sera soigné par des spécialistes qui le guériront. Comment a-t-il gagné la frontière thibétaine ? S'y est-il rendu seul ou fut-il

prisonnier pendant de longs mois ? Nous le saurons un jour. Le plus pressé, pour l'instant, est de l'arracher à son existence misérable. Master Hacksens, un des indigènes de votre escorte, pourra sûrement me guider jusqu'à mon ami ?

— Sans aucun doute. Vous prendrez Tobah, il est intelligent et dévoué. De plus, il connaît admirablement cette contrée. A mon tour de vous poser des questions, inspecteur, si vous le permettez.

— Je vous écoute.

— Comment ce masque est-il arrivé en Angleterre alors que moi j'avais constaté, peu de jours après mon départ du village où vit Patrick Hercher, la perte de la mallette renfermant ce moulage ?

— Une mallette ? Non, c'était un sac en peau de crocodile, sac renfermant aussi des outils de chirurgie.

— Eh, mon cher, je n'emploie aucun outil de ce genre et j'affirme que je n'ai perdu, pour tout bagage, qu'une mallette en peau de porc. Elle contenait le moulage en question et ceux de quelques indigènes.

— Alors, je ne comprends pas, balbutia Eddy fort étonné.

Lord Kertmerr, qui assistait à l'entretien, assura que ce détail lui paraissait sans importance. La frontière thibétaine n'est plus, de nos jours, interdite aux étrangers et de nombreux explorateurs la franchissent. Les ascensions audacieuses de l'Himalaya sont fréquentes. Des troupes de cinéma ont maintes fois exploré la région qui a servi à des prises de vues sensationnelles. Quelqu'un avait trouvé la mallette de Hacksens et, comme son contenu n'avait pas une valeur monnayable, il n'avait sans doute pas cru commettre une indélicatesse en conservant ces moulages. Avait-il, ensuite, perdu ou abandonné son sac en peau de crocodile ? Qu'importait aujourd'hui ?

— Evidemment, reconnut Eddy soucieux. Mais les outils d'acier trouvés dans ce sac avaient, eux, une valeur pratique et prouvent que l'homme ayant trouvé le bagage de Hacksens, était un chirurgien. J'avais pensé que ce matériel pouvait appartenir à un sculpteur dont les méthodes restent un secret pour les profanes. Puisque Hacksens affirme ne pas se servir

de tels objets, je pense que seul un chirurgien pouvait les posséder.

— Dois-je faire faire des recherches concernant cet homme de science, Eddy Smill ?

— Inutile, Votre Excellence. Retrouver Pat est seul en question. Ce chirurgien-explorateur n'a aucun rôle dans cette affaire et fut simplement l'instrument de la Providence car s'il n'avait pas perdu un de ses bagages, le moulage n'aurait pas été trouvé par un soldat hindou et ne serait jamais venu à Londres.

Deux jours après, Eddy, le guide indigène Tobah et quatre Hindous désignés par le gouverneur partaient en auto dans la direction du Thibet.

Sous la direction anglaise, des routes ont été faites qui facilitent de pareils voyages. Pourtant, au pied d'un des monts Himalaya, il fallut abandonner la voiture et gravir à pied la pente conduisant au village indiqué.

Après trois journées exténuantes les six voyageurs aperçurent les troupeaux massés derrière les masures thibétaines. Eddy, malgré son extrême lassitude, ne daigna pas prendre une heure de repos et continua sa route, suivi par Tobah qui devait servir d'interprète.

Celui-ci alla tout droit à la cabane du paysan qui avait recueilli Pat. Un long dialogue qui parut interminable à Eddy, révéla une affligeante vérité.

Le Blanc, qui allait beaucoup mieux depuis quelques jours, avait disparu !

Tobah traduisit à son maître ce qu'il avait appris de ce blessé introuvable.

Le paysan qui menait souvent son bétail dans la montagne avait ramené un soir au logis un Européen affaibli par de cruelles privations et une blessure mal cicatrisée. Le pauvre homme était doux comme un enfant et aussi confiant. Il devait avoir perdu la raison car il ne manifesta jamais aucune curiosité ni aucun désir de départ. Il rendait de petits services à son hôte, parlait tout seul en anglais et ne pouvait donc être compris. Il fredonnait aussi, parfois.

N'ayant pas retenu les paroles, pour lui étrangères, de cette chanson, le paysan put néanmoins indiquer l'air maintes fois entendu et Eddy, bouleversé, s'écria:

— C'était bien Pat ! Oui, c'était lui, car je recon-

nais sa chanson favorite. C'est une vieille ballade écossaise qui revenait sur ses lèvres, presque inconsciemment, chaque fois que son esprit s'absorbait dans un problème policier. Je l'en ai souvent plaisanté. Puisqu'il est parti depuis six jours on peut retrouver sa trace. Tobah, nous allons camper ici jusqu'à demain. Ensuite, nous explorerons la région.

Dans la soirée, Tobah, sur l'ordre d'Eddy, obtint de nouveaux renseignements concernant Patrick Hercher.

L'agent de Scotland-Yard avait une blessure à la poitrine. Fort bien soigné par la femme de son hôte, il ne gardait de ce coup de feu, qui eût pu être mortel, qu'une cicatrice au-dessous du sein gauche.

Il était certain que seuls des accès de fièvre avaient égaré la raison du policier. Par malheur, les habitants de ce village perdu ignoraient le remède contre la fièvre et n'avaient pas pu en guérir l'infortuné.

Eddy ne s'inquiéta pas trop de l'état de son ami. La science, de nos jours, est coutumière de miracles et, rentré dans son pays, entouré des siens, Pat retrouverait vite la raison.

Hélas, il fut impossible de retrouver le malheureux ! Pendant deux mois, Eddy Smill explora la montagne, Tobah questionna les gardiens de troupeaux, les prêtres des lamasseries disséminées aux alentours. Personne n'avait vu le fou errant !

Une avalanche détruisant deux agglomérations paysannes força Eddy et son escorte à abandonner le Thibet. L'inspecteur de Scotland-Yard avait du reste perdu tout espoir et tenait maintenant pour mort le dément errant sans vivres et sans armes.

Patrick Hercher, qui avait survécu un an à l'attentat du complice allemand de Li-Phaou, ne devait décidément pas avoir de sépulture !

Eddy, désespéré, regagna Calcutta et prit congé du gouverneur.

Celui-ci qui avait reçu un message de Londres lui apprit que ses chefs réclamaient le jeune détective. Néanmoins, lord Kertmerr retint Eddy qu'il invita à l'inauguration du musée Hacksens. Logé au palais du gouverneur, reçu à sa table, le jeune homme eût préféré regagner Londres par la voie rapide des airs. Il

avait hâte de revoir Margaret, de reprendre son poste à Scotland-Yad.

— Bah, lui dit le gouverneur ravi de pouvoir parler de Londres avec lui, aucune affaire sensationnelle n'occupe la police britannique en ce moment et vous avez bien mérité quelques jours de repos, jeune homme. Londres est calme et j'envie cette sécurité dont jouissent ses habitants car ici les crimes sont fréquents. On tue toutes les nuits de paisibles Hindous, d'inoffensifs voyageurs. La police indigène a plus de bonne volonté que d'habileté et les bandes de pillards, venus sans doute de la frontière, opèrent en toute liberté. Il me faudra créer ici une succursale de notre célèbre organisation londonienne si cet état de choses continue. Scotland-Yard devra alors m'envoyer quelques-uns de ses meilleurs détectives et j'espère que vous serez du nombre.

— Merci de votre sympathie, Votre Excellence, mais je doute fort que je revienne aux Indes. Je suis fiancé et Margaret ne veut pas quitter la veuve et le fils de Pat. Je resterai donc en Angleterre, même si je devais, pour cela, sacrifier mon avenir.

— Je vous comprends, jeune homme, mais je déplore votre résolution. Puisque vous ne partez que dans trois jours, rendez-moi donc le service d'aller bavarder un peu avec mes agents. Ce sont des indigènes, mais choisis parmi les plus intelligents et les plus braves. Il ne leur manque que l'expérience. Quelques conversations traitant des méthodes célèbres de Scotland-Yard leur seraient utiles.

— Je suis à vos ordres, Votre Excellence.

Eddy Smill fit mieux même, car il prit part à une expédition nocturne et eut le bonheur de capturer une bande redoutable, campée à quelques milles de Calcutta. Ces misérables se défendirent désespérément. Il y eut, des deux côtés, de nombreux blessés, mais la victoire resta au bon droit.

Atteint à l'épaule par le couteau d'un Malais, Eddy laissa les policiers hindous ligoter les captifs et regagna le palais du gouverneur dans la voiture emmenant également un Américain et sa fille, capturés par les bandits qui comptaient obtenir une grosse rançon.

Le lendemain matin, cet Américain, un important industriel de New-York, fit sa déposition. Voyageant pour son plaisir, il avait été attaqué en pleine brousse mais, alors qu'on massacrait son escorte, aucun coup de fusil n'avait été tiré sur lui ni sur sa fille !

— Méthode traditionnelle des gangsters de tous pays, monsieur le Gouverneur. Juliana et moi devions être épargnés par ceux qui entendaient ne nous libérer que contre un demi-million de dollars. Ces misérables appartiennent à toutes les nations. Il y a des Chinois, des Malais, un Italien, deux Allemands et trois Hindous. La lie du globe, réunie pour le mal, sans souci de race.

— Lequel est le chef ?

— Je l'ignore.

Lord Kertmerr, rassuré sur l'état d'Eddy dont la blessure était plus douloureuse que grave, alla voir les coupables. Ceux-ci refusèrent de faire des aveux et d'indiquer qui était leur chef.

Le gouverneur que voulut accompagner Eddy se rendit ensuite à l'infirmerie où avaient été transportés les blessés. L'un d'eux agonisait, deux autres, peu atteints, gardèrent un mutisme absolu. Le quatrième avait une balle dans la cuisse et avait refusé de se laisser soigner.

— Il parle anglais, assura le médecin. Il a absolument voulu se lever et nous le trouverons dans le jardin, Votre Excellence. Rassurez-vous, il est surveillé... C'est un homme courageux, en tout cas, car c'est lui-même qui a extrait la balle à l'aide de son couteau. Il est certainement Européen et probablement même Anglais. Son visage porte des cicatrices récentes, assez bizarres, sur lesquelles il a refusé de s'expliquer.

— Allons le voir ! Un Anglais complice de ces bandits ? Allons, master Eddy Smill, vous allez peut-être reconnaître en lui un des libérés de vos prisons britanniques. Vous ne rentrerez pas seul à Londres s'il en est ainsi. Vous rapporterez un beau cadeau à vos chefs.

L'homme, assis sur un banc, cachait son visage dans ses mains et ne tressaillit même pas lorsque l'on posa la main sur son épaule.

— Je suis le gouverneur de la province et j'exige

que vous me répondiez. Quel est votre nom ? Votre pays d'origine ? N'espérez pas nous tromper longtemps. Si vous avez déjà été condamné on retrouvera trace de votre dossier et vous perdrez le bénéfice d'une confession spontanée pouvant faire croire à vos remords.

L'homme se redressa et leva la tête...

Eddy, bouleversé, poussa un cri et se précipita vers lui, les larmes aux yeux.

— Mon Dieu, est-ce possible ? Mais c'est Pat, Votre Excellence ! Pat, mon ami, le meilleur détective de Scotland-Yard ! Pat qui, vous le savez, a perdu la raison et ne peut être tenu pour responsable de ses actes... D'ailleurs, ceux qui l'avaient recueilli dans la montagne au Thibet assurent qu'il est inoffensif... Après sa fuite, il aura été fait prisonnier par ces misérables. Pat, vous ne me reconnaissez-vous pas ? Je suis Eddy, votre ami, votre collègue de Scotland-Yard ! Souvenez-vous aussi de votre femme, la bonne Molly, de votre fils Bob, de Margaret, votre sœur, qui, elle, a refusé de vous croire mort et vous attend toujours. Oh, Pat, comme vous avez dû souffrir ! Mais c'est fini, on va vous soigner, vous guérir !

Eddy avait embrassé l'hmme comme un frère amèrement pleuré et enfin retrouvé. Le gouverneur murmura, impressionné :

— Oui, c'est bien là Patrick Hercher, je le reconnais parfaitement bien qu'il ait terriblement maigri et qu'il n'ait plus ce bon et loyal regard si intelligent de jadis. Docteur, je vous recommande tout particulièrement cet infortuné... qui ne peut pas, qui n'est pas coupable. C'est, lui aussi, une victime de ces bandits. L'Américain Petersen, d'ailleurs, nous renseignera exactement sur le rôle tenu par Hercher qui n'a pu agir qu'inconsciemment.

Eddy, radieux, contemplait son ami qui, lui, essayait visiblement de se souvenir et finit par murmurer avec tristesse :

— Vos traits ne me sont pas inconnus mais je ne peux me souvenir de rien de précis. J'ai donc une famille ? Tout est nouveau pour moi, en ce moment, et je suis comme un être qui naîtrait subitement, à

l'âge d'homme, ou qui aurait dormi depuis sa naissance. C'est épouvantable !

Il cacha son visage dans ses mains et les témoins de ce désespoir en eurent le cœur serré. Pat ne fit aucune résistance quand deux infirmiers le conduisirent dans une chambre à part, mais il ne voulut pas se laisser déshabiller et se coucha seul.

Il but docilement la potion qu'on lui apporta. Le médecin constatant que le malade n'avait aucune fièvre répondit de sa guérison.

— Et sa mémoire, docteur ? Pat retrouvera-t-il la raison ?

— Je l'ignore, master Smill. Les fièvres de la brousse agissent différemment, selon les tempéraments des hommes atteints. En tout cas, votre ami recouvrera certainement la raison et sa claire intelligence. Mais son passé peut être pour toujours effacé de sa mémoire.

— Qu'il guérisse, qu'il reprenne ses forces, sa raison, je me charge, moi, de lui rappeler les années vécues. Ah ! je tiendrai donc le serment fait à Margaret puisque je vais lui ramener son frère !

Pat, les jours suivants, se révéla jaloux de solitude et l'on décida de respecter ce désir. L'infortuné subissait une crise morale affreuse car Eddy lui avait conté son affreuse aventure, l'histoire du moulage exécuté par Hackens et trouvé en possession d'un artiste londonien. Ces détails, qui intéressèrent vivement Pat, n'éveillèrent aucun souvenir en lui et il s'en désespéra doucement.

— Ne vous tourmentez pas, cher vieux Pat... Il ne faut pas vous fatiguer. Tout s'arrangera avec le temps. En tout cas, réjouissez-vous puisque vous voici en possession de votre raison. Il paraît, mais cela j'en étais certain, moi, que l'on ne peut rien vous reprocher concernant une complicité avec les bandits arrêtés. L'Américain et sa fille ont déclaré qu'ils ne vous avaient jamais aperçu. Parbleu, les misérables vous tenaient captifs, vous aussi ! Un crime de plus à leur actif.

— Ne leur en tenez pas compte, Eddy, car sans eux je ne vous aurais jamais revu... Parlez-moi de moi,

de vous, de ma femme... Ne dois-je pas tout apprendre de ce qui me concerne puisque je ne me souviens de rien ?

Eddy obéit amicalement. Cher vieux Pat, comme il avait changé ! Ses cheveux étaient presque gris et sa voix n'avait plus ce ton décidé qui était le sien. Près de quinze mois d'une existence si misérable avaient usé prématurément l'homme de trente-deux ans abattu par un Allemand, dans la brousse indoue.

La blessure de la jambe, pansée par un infirmier indigène, se cicatrisait déjà. Pat faisait de petites promenades dans le jardin et... apprenait à écrire ! Sa main inhabile traçait des mots mal formés qu'Eddy, si dévoués, était bien le seul à déclarer lisibles.

Les bandits, interrogés sur Pat, avaient refusé de donner la moindre explication sur la présence du détective anglais parmi eux et les journaux de Londres avaient annoncé ce qu'ils appelaient « la résurrection de Patrick Hercher » qui était impatiemment attendu par les siens et ses collègues de Scotland-Yard. Il avait du reste hâte de quitter Calcutta et insista pour voyager en avion.

On le présenta à Hacksens, lors de l'inauguration du musée. Le vieux sculpteur, qui examina attentivement le ressuscité, ne manifesta aucune satisfaction de voir Scotland-Yard retrouver si miraculeusement un de ses meilleurs limiers. Il confia même au gouverneur ce qu'il appela ses scrupules de conscience.

— Est-on certain que c'est là Patrick Hercher ? Celui dont j'ai pris un moulage facial au village thibétain était roux comme celui-ci et avait également des yeux gris, mais plus foncés, plus francs aussi.

— Voyons, mon cher, les épreuves subies justifient bien quelques cheveux gris et un regard moins assuré ! Eddy Small, son ami de toujours, ne s'y est pas trompé, lui.

— Soit ! L'homme a-t-il dit d'où viennent les cicatrices du cou, des tempes ?

— Il reste sans mémoire du passé, vous savez bien. Que pourrait-il expliquer, l'infortuné ? Souvenez-vous que j'ai moi-même reçu Hercher ici, que je le con-

nais... et que je l'ai reconnu. Pourquoi ces réticences, ami ?

— Parce que, sans doute, je suis un vieil homme extrêmement méfiant. N'en parlons plus. Sans doute, Pat Hercher a-t-il été torturé par les bandits qui excellent à ce jeu cruel. De là ces cicatrices de la face et mon hésitation à reconnaître un malheureux qui, il y a quelques mois, avait un visage altéré mais sans trace de bistouri.

Hacksens traita de ce moment Pat Hercher avec plus d'amitié et quand celui-ci, en compagnie d'Eddy, prit congé du gouverneur avant de prendre place dans l'avion partant pour l'Angleterre, le vieux sculpteur daigna lui serrer la main, ce qu'il n'avait pas encore fait.

CHAPITRE IV

PAT HERCHER DE SCOTLAND-YARD

La réapparition de Pat Hercher à Londres, où ses chefs le reçurent avec une cordialité prouvant leur estime pour le détective, ne réjouit pas tout le monde.

Le policier qui comptait, à trente-trois ans, de nombreuses victoires sur la pègre, était justement redouté des malfaiteurs. Il avait sa profession dans le sang, disait-on, et semblait doué d'un flair de chien de chasse de race pouvant dépister le gibier par instinct. Instruit, supérieurement intelligent, il était considéré comme le maître de la logique et ses savantes déductions s'étaient toujours révélées exactes. Son retour était une catastrophe pour les malfaiteurs.

On le laissa un mois près de sa femme et de son fils et leur tendresse, le doux et constant rappel d'un passé heureux, finirent par éveiller en lui quelques vagues souvenirs.

Eddy, lui, avait obtenu de Margaret la récompense promise et les deux fiancés s'étaient mariés, installés dans un logement proche de celui de Pat. Celui-ci, doux, affectueux, patient envers le petit Bob qui était un enfant turbulent et trop gâté par sa mère, se révélait de caractère sauvage et fuyait la compagnie d'Eddy.

Le jeune homme ne s'en aperçut pas. Il voguait en plein bonheur et Margaret, qui avait adoré son frère et lui vouait toujours une profonde tendresse, l'oubliait un peu depuis qu'elle était mariée.

Pat Hercher ne paraissait pas devoir recouvrer la mémoire de tout son passé mais il avait reconquis ses étonnantes facultés et se montra désireux de reprendre son poste à Scotland-Yard. Ses chefs, assez hésitants, l'essayèrent d'abord dans une enquête difficile certes mais n'offrant aucun danger. Il s'agissait de mettre fin aux agissements d'un maître-chanteur exploitant cyniquement des femmes coupables d'infidélités conjugales. Pour que ces trahisons ne fussent point révélées à leur mari, elles payaient des sommes énormes à un individu qu'elles n'osaient pas dénoncer et qui opérait en toute tranquillité. On ignorait, à Scotland-Yard, qui il était, où il habitait. On ne possédait aucun signalement de lui et Pat ne reçut, comme indices, que le nom de trois des femmes exploitées et très décidées à tout cacher à la police.

Pat mit dix jours à livrer le coupable... qui était recherché depuis plus d'un an.

— Merveilleux, Hercher, lui dit son chef. Je doutais un peu de vos facultés et je m'en excuse. Vous êtes toujours le même Pat qui ne laisse aucun délit impuni. Bravo, mon cher, et bonne continuation car vous êtes de nouveau des nôtres. La première affaire sensationnelle sera pour vous et vous vaudra un avancement certain qui réjouira mistress Hercher. A propos, comment va votre chère Molly ?

— Bien, chef, bien... Seulement son moral est atteint... Elle est nerveuse, irritable, impressionnable aussi. Elle tremble constamment pour ma vie. Mon aventure hindoue l'a profondément affectée, elle ne s'en remet pas. Et puis j'avoue que ce n'est pas gai d'avoir un mari depuis dix ans et de le voir agir comme un nouvel époux. Tout est nouveau pour moi, chef, même ma femme. Selon elle, notre ménage est déjà vieux. Elle s'étonne et se fâche quand je la traite en jeune épouse. Elle prétend même qu'elle ne me reconnaît pas.

Il se mit à rire, un rire bas, contenu, « assez déplai-

sant », constata son chef qui, lui aussi, trouvait Pat un peu changé. Il le constatait mais ne s'en étonnait pas.

Tout change, en ce monde... se modifie, se transforme... les traits aussi bien que le caractère. Molly Hercher, mariée depuis dix ans et mère d'un garçon de neuf ans, n'était plus l'amoureuse de jadis. Pat, lui, avec ses souvenirs morts, se sentait un cœur tout neuf et adorait sa jolie Molly. De là sans doute des discussions, des froissements.

— Cela se tassera, vieux Pat, assura le chef de Scotland-Yard. Vous vous plaignez de la froideur de votre femme ? Elle se plaint, elle, Eddy Smill m'en a dit quelques mots, de votre caractère sauvage. Vous refusez de recevoir ses amies, de fréquenter vos anciennes relations et elle en souffre.

— Je préfère sa compagnie. Une autre en serait ravie. Ah ! pourquoi suis-je allé aux Indes ? J'en suis revenu en piteux état... Pas moyen de rattraper mes souvenirs. Je rencontre constamment des gens qui me connaissent et que je ne reconnais pas. Ah ! tenez, chef, le mieux c'est que je me consacre à mon métier... Une enquête bien compliquée me plairait fort. Je me sens de taille à la mener à bien. Puis-je, en attendant, examiner les dossiers les plus importants de notre bibliothèque criminelle ? Puisque je ne me souviens de rien, je vais tout réapprendre, surtout les noms des récidivistes. Cela peut servir.

— Excellente idée. Vous avez carte blanche ici, vieux Pat.

On ne voyait plus que lui dans la salle des documents anthropométriques. Les dossiers les plus secrets furent ouverts par lui. Il voulut visiter les cellules des inculpés qu'il interrogea.

Jadis ces inculpés, connaissant son habileté à les faire parler, essayaient de s'enfermer dans un silence infiniment moins dangereux. A présent ils ne résistaient même pas, du moins les gardiens de cellules l'affirmèrent, car si, restant dans les couloirs proches ils ne pouvaient écouter la conversation, ils entendaient néanmoins les voix de leurs prisonniers et ceux-ci se montraient extrêmement bavards.

— Preuve que notre vieux Pat sait mieux encore qu'avant tirer des confessions aux pires malfaiteurs. Il est moins autoritaire que dans le temps, moins distant, je l'ai remarqué. Lui qui fumait assez rarement, il consomme des paquets de cigarettes par jour et en offre à tout le monde. Excellente méthode auprès des prisonniers qui ne résistent guère à cette feinte camaraderie. Pat Hercher, en tout cas, va connaître admirablement toute la pègre de Londres et se choisit sûrement des indicateurs précieux.

C'était exact. Plusieurs fois il sollicita de ses chefs la grâce ou l'indulgence de fautes peu graves et la libération d'individus susceptibles de se faire, à l'occasion, les auxiliaires de la police. Il obtint satisfaction et assura que, maintenant, aucun criminel ne pourrait lui échapper. Il avait su se faire des alliés dans tous les milieux.

On s'en réjouit en haut lieu car Londres, de longs mois paisible, fut subitement la proie de malfaiteurs d'une audace inouïe.

On cambriola une bijouterie, une banque, un château des environs. Un riche fermier écossais fut trouvé assassiné dans une rue déserte de Londres. Les vols d'autos se chiffrèrent par centaines... Les attentats nocturnes furent quotidiens...

Et, de Calcutta, on annonça l'évasion de Bill Rang, un des bandits arrêtés par Eddy Smill. Bill Rang était soupçonné d'être le chef de la bande qui avait capturé Pat Hercher, l'industriel américain et sa fille Juliana. De nationalité anglaise, Bill qui avait nié commander à la bande, n'en avait pas moins été lourdement condamné pour séquestration, vol à main armée et association de malfaiteurs. Il était réclamé par Londres qui croyait voir en lui l'assassin d'une vieille rentière tuée il y avait cinq ans. Scotland-Yard possédait les empreintes digitales de Bill Rang resté impuni car on n'avait pu, alors, mettre la main sur lui.

Le misérable, mis au courant de ce transfert qui lui réservait, comme conclusion, la pendaison, avait préféré s'évader et avait réussi.

— Malheureusement, grogna Pat mis au courant, il

ne se risquera pas à venir en Angleterre. C'est dommage car il ne m'aurait pas échappé.

On veilla cependant. Tous ceux qui débarquèrent et dont le signalement s'approchait de celui de Bill Rang furent attentivement surveillés. C'étaient tous de braves gens... et cependant, une nuit, le veilleur de la joaillerie Nilton fut tué à bout portant, les coffres furent vidés de leurs pierres précieuses et Eddy Smill releva sur les coffres des empreintes correspondant à celles de Bill Rang !

Ces preuves sont irréfutables ! Bill Rang était donc à Londres.

Eddy, d'abord chargé de l'affaire, réclama l'aide de son ami Pat. Il avait toujours travaillé avec lui et, bon second, doutait un brin de ses qualités personnelles.

— Vieux Pat, vous voici de nouveau désigné pour diriger Smill qui est d'ailleurs votre élève. Trouvez Bill Rang. Le misérable n'en restera pas là si on le laisse agir. Il a sûrement constitué une équipe dangereuse dont il est la tête. Je ne serais pas surpris que les attentats récents qu'on nous a signalés ne soient l'œuvre de ses hommes. Bill Rang, il y a cinq ans, commandait à presque toute la pègre de la Cité. Sous sa direction, ces sinistres individus vont oser les pires forfaits. Il faut prendre Bill !

— On l'aura... s'il est à Londres, chef. Oui, je connais Eddy Smill, je l'ai formé, je ne nie pas ses capacités de détective, son courage, son héroïsme même mais c'est un impulsif et j'ai besoin de contrôler moi-même la similitude des empreintes de Bill Rang avec celles relevées sur les coffres de Nilton. Eddy a trop d'imagination et agit, non d'après de solides déductions, mais selon un raisonnement instinctif qui peut se trouver faux.

— Contrôlez donc, vieux Pat... Seulement je vous avertis que John, du service de l'anthropométrie, est du même avis que Smill. Pour lui aussi, les empreintes digitales sont les mêmes.

— Ce qui ne prouverait encore rien, chef... Oubliez-vous la nouvelle invention de ce chirurgien hongrois opérant dans le monde entier pour le seul compte des

malfaiteurs internationaux ? Romeigua est parvenu à modifier les empreintes digitales des pouces qui lui sont confiés. L'assassin du veilleur de nuit de la joaillerie Nilton a fort bien pu se laisser opérer par Romeigua qui, par une coïncidence troublante, lui aura infligé les empreintes digitales d'un autre assassin. Pour du beau travail, c'est du beau travail, il faut le reconnaître. Un génie, ce Hongrois.

— Génie néfaste, en tout cas, grogna le chef. Et puis, Romeigua dont je connais l'adresse et les miracles, est à Chicago et non à Londres.

— Oh ! il voyage tellement ! Enfin, je vais toujours vérifier ces fameuses empreintes mais, avant, je vais rendre visite à l'inculpé Portnouff. Ce Russe a pu connaître Rang car il a opéré aux Indes, lui aussi... Oh ! j'y pense, le gardien du bâtiment H est en congé pour quelques heures, il marie sa fille... Quel ennui !

Il semblait nerveux, exagérément contrarié de ce contretemps. Son chef, haussant les épaules, l'autorisa à prendre les clefs de la cellule et à interviewer le Russe.

— Seulement, n'oubliez pas de refermer la porte à clef en sortant.

— Soyez tranquille, chef.

Dix-sept heures sonnèrent. Les vastes bâtiments de Scotland-Yard étaient silencieux. Le service, suspendu pour le lunch, reprendrait dans une demi-heure. Pat Hercher qui, lui, se passait fort bien de thé et de jambon fumé, se dirigea vers le bâtiment où étaient enfermés les inculpés en attente d'interrogatoire. La demi-heure passa et ce fut, dans la pièce des fiches anthropométriques, le cri épouvanté de Patrick Hercher... la ruée des agents vers cette salle dans laquelle John gisait, poignardé.

— Mort, balbutia Patrick atterré... Je viens d'entrer et j'ai aperçu ce pauvre John sur le sol... Oh ! voyez donc, la case R. est ouverte... On a dérobé des fiches...

Abandonnant le mort, il bondit vers l'armoire ouverte, tira un des compartiments, feuilleta les cartons et déclara :

— La fiche anthropométrique de Bill Rang a dis-

paru ! Si c'est lui le meurtrier du veilleur de nuit on ne pourra pas l'identifier car la photo des empreintes relevées sur les coffres de Nilton avait été placée contre la fiche de Rang et elle a également disparu... Je vais téléphoner au service photographique pour m'assurer qu'on possède encore les clichés.

Pendant qu'on emportait le corps de John, Pat obtenait la communication.

Hélas ! la salle renfermant les précieuses épreuves venait de subir un commencement d'incendie. Tout était détruit.

Et, à la joaillerie Nilton, les coffres fracturés avaient été réparés dans la matinée par une équipe d'ouvriers !

Il ne restait plus une seule preuve contre Bill Rang !

Les inspecteurs, cependant, ignoraient le découragement et examinaient l'armoire ouverte par le mystérieux voleur. Mais celui-ci était habile et avait opéré avec des gants.

Quant à l'arme du crime qui avait servi à tuer John, elle avait disparu !

Pat discuta quelques minutes avec ses collègues qui affirmaient Bill Rang coupable. L'audace de tels attentats, car l'incendie de la salle de photographie ne s'expliquait que par la malveillance, ne pouvait être attribuée à un autre qu'à Rang... lequel, ajouta Eddy Smill arrivé le dernier, devait avoir un complice dans la place !

Cette affirmation, lourde de conséquences, mit la consternation sur tous les visages. On ne protesta cependant pas car il était évident que seul un familier du lieu, employé, ami ou agent, avait pu entrer dans la salle rigoureusement gardée du service des fiches. Pat Hercher approuva les paroles de son ami et proposa, pour libérer les innocents de tout soupçon dégradant, de réclamer du chef l'interrogatoire de tous les agents.

— L'alibi est ce qui se fait de mieux pour innocenter les braves gens, ajouta-t-il. Qu'en pensez-vous, chef ?

— Vous avez raison, comme toujours, vieux Pat... Celui qui a tué votre collègue John Harrison a dû,

avant, se faire ouvrir la porte et pénétrer dans cette pièce. John le connaissait donc car il n'aurait pas reçu ici une personne étrangère à la police. Je sais qu'il exige même des reporters une autorisation signée de moi. Messieurs, le meurtrier est un des nôtres !

— C'est ignoble, gémit Eddy.

— Il nous faut cet homme, rugit Pat blême de fureur. Allons, mes amis, résignons-nous au supplice de l'interrogatoire comme des coupables. Personne d'étranger au service ne peut pénétrer à Scotland-Yard sans être signalé par les gardes, or ils n'ont vu personne, n'est-ce pas, chef ?

— En effet. Cette heure est toujours calme et consacrée au repos. Les journalistes le savent et la respectent. Les témoins ne sont jamais convoqués après quinze heures. L'assassin est donc un des agents de notre service... J'en suis indigné et navré... Moi qui aurais répondu sur ma tête de tous mes hommes ! Allons, messieurs, rangez-vous contre le mur... et attendez que je vous appelle...

Il s'assit devant la longue table sur laquelle, depuis vingt ans, John Harrison classait ses fiches et, fermement, dominant son émotion et sa douleur, il appela :

— Perters, avancez ! Où étiez-vous, de dix-sept heures à dix-sept heures et demie ? Je vous avertis que votre réponse sera contrôlée.

— Je buvais de la bière dans le bureau de O'Connor qui avait également invité Silver. Tous deux peuvent confirmer mes paroles et l'inspecteur Mauger, qui a passé devant la porte restée ouverte, peut aussi affirmer que je dis la vérité.

Les trois agents nommés certifièrent la véracité de la déposition qui innocentait avec Perters, O'Connor et Silver l'inspecteur Mauger entré dans son bureau proche de celui de O'Connor et que les trois agents avaient entendu taper à la machine de dix-sept heures cinq à dix-sept heures vingt-cinq.

— Ensuite, je suis revenu chez O'Connor et j'ai bu un verre de gin. Je n'aime pas la bière.

— Au suivant ! Non, pas vous, Cartenor, vous étiez avec moi... vous êtes arrivé derrière moi dans cette

pièce, après avoir entendu le cri de Pat... A vous, Eddy Smill... Je suis au regret, mon cher garçon, mais...

— Oh, je ne suis pas blessé de cet interrogatoire nécessaire, chef... Moi, je suis resté dans la salle d'interrogatoire et je ne l'ai quittée qu'en entendant la voix de Pat.

— Vous étiez seul ?

— Oui. Personne, je crois, ne m'a vu entrer ni sortir... J'avais besoin de réfléchir et j'étais certain de ne pas être dérangé.

— Votre alibi est incontrôlable si je comprends bien ?

— Oui, chef, fit assez calmement Eddy. Je ne partage pas tout à fait l'opinion de Pat sur la solidité d'un alibi comme preuve d'innocence. On a vu des coupables fournir d'excellents alibis. Je pourrais en conclure, même, qu'il en est de cela comme des papiers d'identité... Les braves gens voyagent parfois sans papiers, les malfaiteurs jamais...

— Hum, évidemment... Tout le monde sait cela. L'alibi ne vaut que confirmé par d'honnêtes citoyens... c'est le cas de vos collègues qui, je le devine, ne songent nullement à vous soupçonner.

— Pourquoi pas ? riposta Eddy... Chacun ici a le droit de soupçonner les autres. Nous ne sommes vraiment plus certains, les uns et les autres, que de notre innocence personnelle. John a été tué par un agent de Scotland-Yard et ceux qui étaient présents à l'heure du crime sont dans cette pièce. Ce n'est ni Perters, ni O'Connor, ni Silver, ni l'inspecteur Mauger, ni Cartenor... ni vous, chef, dont Cartenor peut confirmer l'alibi... Je sais que ce n'est pas moi... et ce ne peut pas être notre vieux Pat. Alors ?

— Pourquoi me décerner un non-lieu, Eddy ? lança Pat avec ce ricanement contraint qui creusait les cicatrices blanches de son visage. A moi, chef, de répondre, n'est-ce pas ? J'ai un alibi, mais Eddy le trouvera mauvais car celui qui peut le certifier exact est un inculpé maintes fois condamné déjà pour vol. Il s'agit de Portnouff que je voulais cuisiner. Vous étiez au courant, chef.

— C'est exact... Simple formalité, vous comprenez, vieux Pat... que d'interroger le Russe... Le gardien du bâtiment est justement en congé pour l'après-midi et ce serait fâcheux pour vous, Hercher, si l'on songeait à vous inculper... Il n'en est pas question. Je savais où vous étiez et je ne doute pas que vous y soyez allé. Mes amis, malgré nos affirmations que personne autre que nous n'a pu pénétrer ici, quelqu'un cependant y est parvenu, le meurtrier de John Harrison, le voleur du dossier Bill Rang !

— Un instant, chef... Nous ne sommes pas tous innocentés, protesta Pat. Il vous reste, me concernant, à voir le Russe Portnouff et Eddy Smill, lui, n'a pas les moyens de faire confirmer sa déposition.

Ses collègues se récrièrent. Eddy avait l'amitié de tous. Pat possédait leur estime. Le chef répondit que seul l'affolement instinctif devant un acte criminel aussi audacieux avait un instant égaré leur jugement à tous. Ayant reconquis son sang-froid, il n'admettait plus de soupçonner ses agents.

— Je ne ferai pas à Patrick Hercher l'injure de me renseigner sur lui auprès d'un malfaiteur notoire, ajouta-t-il. Quant à Eddy Smill, je tiens sa parole pour indiscutable. Messieurs notre devoir, notre seul devoir c'est, à présent, de venger John Harrison.

Et, tristement, il quitta la salle le premier.

Les agents ne s'attardèrent pas en ce lieu sinistre dont le parquet portait les traces du sang perdu par John Harrison.

Pat, prenant brièvement congé de ses collègues, quitta Scotland-Yard. Eddy Smill, indécis, hésita un moment à suivre les autres, sortit le dernier et pensa longuement à ce qui l'avait si douloureusement affecté.

Lui seul avait fourni un alibi incontrôlable. Or son ami Pat l'avait seul fait remarqué alors qu'Eddy s'attendait à le voir protester de l'innocence d'un garçon qui, depuis longtemps, était son second et, depuis peu, son beau-frère.

Eddy avait l'impression que Pat avait essayé d'attirer les soupçons sur lui.

Etrange conduite et bien surprenante chez Patrick Hercher qui, jadis, eût sauvé Eddy au péril de sa vie.

Jadis, oui... Mais aujourd'hui ?

Margaret avait reçu les confidences de Molly Hercher. Celle-ci se désespérait car, selon elle, Pat agissait souvent comme un être privé de raison. On le disait guéri, elle en doutait, elle !

Maints détails de leur vie commune fortifiaient ses craintes. Pat, excellent nageur et qui n'eut pas passé une journée sans se rendre à la piscine, laissait sa femme y aller seule. Qu'il eut oublié qu'il savait nager, c'était possible, qu'il ne sut plus nager était invraisemblable car l'instinct agit alors en dépit de tout raisonnement et Pat, qui avait recouvré son entière lucidité d'esprit, en convenait. Pourtant il refusait de tenter cette épreuve. Ses souvenirs restaient morts, soit ! Molly s'en fut consolée si elle avait eu l'impression d'avoir retrouvé son mari. Or Pat lui restait étranger. Rien en lui, sauf son visage, sa haute taille, ses yeux gris, ne rappelait le Patrick qu'elle avait aimé et choisi.

Pat, solide, fier de son corps d'athlète, exhibait volontiers, avant, son torse puissant et jadis Molly l'en avait doucement blâmé en lui faisant remarquer que les fenêtres étaient ouvertes et que, des maisons d'en face, on pouvait voir le jeune détective faire sa gymnastique suédoise.

Maintenant il se révélait exagérément chaste... au point même que, récemment, il avait violemment refusé de se laisser mettre des ventouses sur la poitrine alors qu'il avait un gros rhume et que son oppression l'empêchait de dormir la nuit.

Tout ceci ne pouvait s'expliquer que par un état d'esprit proche de la folie. Molly, de plus, avait retrouvé au retour de Pat un chef de famille, un maître, pas un époux !

Ils vivaient tous deux en étrangers... Chacun avait sa chambre personnelle et jamais, jamais Pat n'avait daigné embrasser sa femme !

Folie, assurément... Incapacité de s'adapter complètement à une personnalité que Pat ne connaissait que par ce qu'on lui en avait dit. Au fond de lui-même il devait douter encore d'avoir épousé Molly et d'être le père de Bob. Il traitait le petit garçon avec une hau-

taine et indifférente bonté, plus pour avoir la paix au logis que par tendresse paternelle. Bob s'était résigné et avait avoué un soir à sa mère :

— Papa me fait peur. On dirait un revenant qui aurait perdu son âme.

Ces mots troublèrent Eddy, ce jour-là, bien qu'avant il n'y eût attaché aucune importance.

Si Pat, qui semblait guéri, était resté fou et dissimulait cette folie comme tant de déments ? Si... Car enfin Eddy avait appris de lui la logique, qualité indispensable au bon détective... Si le meurtrier de John Harrison ne pouvait être qu'un agent de Scotland-Yard, comme tous ces agents étaient au-dessus de tout soupçon, un seul pouvait avoir commis cette infamie... et celui-là c'était non un meurtrier volontaire, un malfaiteur notoire mais un être privé de raison agissant sous l'empire d'un égarement passager.

— Il faut que je sache. Ce doute est trop affreux !

Et Eddy Smill se dirigea vers le bâtiment des détenus pour interroger Portnouff.

CHAPITRE V

UN MEURTRE INEXPLICABLE

Le geôlier, absent une heure avant, venait de reprendre son poste dans le couloir desservant quinze cellules d'inculpés attendant leur jugement. Il ne fit aucune difficulté pour ouvrir à l'agent Smill la porte de Portnouff, porte qu'il referma sur les deux occupants après avoir dit à Eddy :

— Quand vous voudrez partir, ouvrez le judas et appelez-moi. Je reste tout près d'ici parce que, en réalité, avec des types comme ce Russe on ne sait jamais ce qui peut arriver. Vous êtes armé, j'espère ?

— Oui, naturellement. Mon browning ne me quitte jamais, mais croyez-vous ce détenu dangereux ?

— Je n'en sais rien. Mieux vaut se tenir sur ses gardes, croyez-moi. Portnouff est ici pour cambriolage et il paraît incapable d'un acte de violence. N'empêche que moi je n'aime pas son regard. Enfin vous

savez mieux que moi, sûrement, comment traiter de tels individus.

Et il s'éloigna discrètement de la porte.

Seul en face de Portnouff, Eddy l'examina en silence sans que le Russe daignât manifester le moindre étonnement et le plus petit mécontentement. Eddy eut l'impression que le prisonnier s'attendait à une visite de ce genre. Cependant si Pat était réellement venu le voir et l'interroger, l'inculpé aurait pu se montrer surpris qu'un second agent entrât, le même jour, dans sa cellule.

— Patrick Hercher, mon meilleur ami, m'a pris comme second pour l'enquête concernant l'affaire de la joaillerie Nilton, déclara le jeune détective rompant enfin le silence. Il m'a dit être venu vous interroger tantôt mais vous ne lui avez rien appris.

Eddy plaidait le faux pour savoir le vrai. Portnouff, sans le moindre émoi, répondit qu'il ignorait tout de l'affaire Nilton et n'avait jamais rencontré Bill Rang. Eddy affirma qu'il était au courant du résultat négatif de la visite de Pat et il ajouta :

— Je ne viens pas pour vous faire subir un nouvel interrogatoire. L'inspecteur Pat Hercher s'y entend mieux que moi et, puisqu'il n'a rien pu tirer de vous, je n'espère pas mieux réussir. Mais mon ami a perdu la pierre de sa bague, un petit saphir, et il croit l'avoir perdue ici... Nous allons chercher ensemble.

— Oh ! j'aurais vu cette pierre, inspecteur, si elle était tombée dans ma cellule. Le mobilier n'est pas assez important pour cacher un saphir même petit et comme les tapis manquent dans mon palace...

Il était resté assis sur sa paillasse. Eddy déplaça un tabouret, regarda sous la planchette rivée au mur et servant de table. Il demanda enfin :

— Où Hercher était-il placé pendant sa visite ?

— En face de moi qui étais sur ma paillasse.

— Il est resté debout tout le temps ?

— Non... Il a pris le tabouret, l'a approché de moi et s'est assis sur ce siège. La pierre de sa bague aurait pu se détacher quand il a saisi le tabouret qui est lourd et attaché par une chaîne, comme vous voyez. Il a même grogné, je m'en souviens, parce que la

chaîne, trop courte, l'empêchait de placer le tabouret comme il le voulait. En tout cas le saphir n'est pas ici car on le verrait. Vous n'allez tout de même pas m'accuser de l'avoir « fauché », j'imagine ?

— Il n'en est pas question, Portnouff. Ce serait bien maladroit de votre part puisqu'on vous fouille tous les soirs. Un mot encore concernant ce tabouret bien inconfortable... Ce siège vous sert ?

— Jamais. Je préfère ma paillasse.

— Je vous comprends, fit Eddy se levant comme pour partir.

Il alla à la porte et, se retournant, demanda si l'inspecteur Hercher portait des gants pendant sa visite au Russe. Celui-ci affirma que non et mit à cette réponse qui, pourtant, semblait banale, une énergie surprenante.

— Il n'avait pas de gants ? appuya Eddy... Non ? Alors il n'a pas perdu la pierre en se dégantant ici... Merci, Portnouff... Compliments, vous parlez l'anglais presque sans accent. Vous êtes depuis longtemps à Londres, sans doute ?

Le Russe, surpris cette fois, de cette question inattendue, hésita avant de dire :

— Non, pas très longtemps. Mais j'ai habité Bombay pendant cinq ans. On n'y parle guère que l'anglais. Je n'ai pas à cacher mon séjour là-bas, après tout, car on n'a rien eu à me reprocher.

— Ainsi vous venez des Indes? Je comprends pourquoi Hercher pensait que vous aviez pu connaître Bill Rang. Rang a opéré dans l'Inde entière, y compris Bombay.

— Vous semblez bien renseigné.

Portnouff se troubla puis reprit, sèchement :

— Je vous répète que j'ai habité Bombay, moi... J'étais forcément au courant de tout ce que les journaux publiaient ; or jamais ils n'ont parlé de Rang dans les comptes rendus de vols ou d'attaques à main armée. Puisque vous essayez de me ficher dedans je ne dirai plus un mot.

— Ça va, j'ai fini, je pars, Portnouff.

Il ouvrit le judas, appela le geôlier et lui dit :

— Vous avez sans doute la clef du cadenas fixant le

tabouret à la chaîne rivée au mur ? Je veux emporter ce siège qui ne manquera pas à votre pensionnaire puisque celui-ci préfère sa paillasse.

— Emporter le tabouret inspecteur Smill ? A votre guise... Je n'ai pas à discuter les ordres des agents, moi...

Eddy lui recommanda de ne pas toucher aux montants du siège qui, une fois détaché, fut soulevé avec de grandes précautions.

— Alors, railla le prisonnier, vous allez faire rechercher le saphir dans le bois du tabouret ? Bonne chance, inspecteur.

Eddy dédaigna de riposter et, suivi du geôlier, quitta la cellule.

Bien que le meuble, grossièrement fait, fût assez lourd, Eddy Smill se contenta de le tenir par l'extrême bout d'un des pieds et alla tout droit au service des empreintes.

— Jim, relevez avec soin les marques de doigts restées sur cet objet... C'est un travail facile, je pense. Combien vous faut-il de temps ?

— Une demi-heure tout au plus. Si vous voulez attendre le résultat, je vais m'y mettre immédiatement.

— Excellente idée.

Smill s'installa sur un fauteuil et alluma une cigarette, une seconde... Il ne finit même pas la troisième car Jim, spécialiste réputé, avait déjà terminé et résuma en montrant les clichés pris et immédiatement développés :

— Je trouve deux empreintes différentes de doigts. Les voici.

— Merci... Gardez ce siège qui peut servir de pièce à conviction. Bonsoir, Jim... J'emporte ces clichés pour vérification.

Il courut à la salle des fiches anthropométriques et y trouva le remplaçant de l'infortuné James Harrison.

— Cherchez dans les fiches s'il existe des empreintes digitales semblables à celles de ces clichés. Je pense que le Russe Portnouff est le propriétaire de l'une d'elles. Les empreintes ont été prises dans sa cellule.

— Non, fut-il répondu après un moment, les em-

preintes de Portnouff ne sont pas celles des clichés, inspecteur. Mais puisque le Russe est en cellule, un des gardiens a sans doute touché l'objet sur lequel on a relevé ces traces de doigts. Nous avons, vous le savez, les fiches de tout le personnel. Dois-je vérifier ?

— Certainement. L'objet est un tabouret et j'ai manié ce siège pour le déplacer et m'y asseoir un instant. Vérifiez donc ma fiche anthropométrique. Une des empreintes doit me concerner.

— En effet, inspecteur, approuva dix minutes après l'employé. Et voici la fiche du geôlier chargé de la surveillance des prévenus en instance de procès. Elles sont identiques au second cliché.

Eddy se sentit pâlir, bien qu'il eût prévu ce résultat.

Le tabouret ne portait que la trace des empreintes digitales du geôlier et de l'inspecteur Eddy Smill !

Or, selon Portnouff, Pat Hercher avait touché au tabouret... et il n'était pas ganté !

Le Russe avait donc menti pour fournir un alibi à Pat qui, lui, n'était pas venu dans la cellule...

Eddy l'avait craint. L'alibi se révélait faux et son ami avait eu le temps de poignarder le pauvre John Harrison. La raison de ce meurtre ? Ah ! Pat n'avait pas besoin de raison et Molly disait vrai en affirmant qu'il n'était pas guéri !

Mais Eddy ne s'expliquait pas pourquoi Portnouff se faisait l'allié de l'inspecteur Hercher. Pat avait donc prémédité son crime et payé la complicité du Russe ? Tant d'habileté chez un fou était fort surprenante.

Les deux clichés dans sa poche, Smill erra une heure dans les rues, absorbé par ses pensées. Il se reprochait ses soupçons, se traitait de faux ami, s'indignait d'avoir pu accuser même un instant et seulement en pensée ce bon Pat, l'as des détectives.

— Il n'est plus fou, je le sais bien, voyons ! Molly et ses continuelles appréhensions m'ont influencé. On ne trouve pas les empreintes digitales de Pat sur le tabouret de la cellule du Russe, qu'est-ce que cela prouve, après tout ? Portnouff qui prétend que Pat a

touché au siège a pu mentir ou faire erreur. C'est moi qui deviens fou, ma parole ! Je doute de mon seul ami, le plus loyal type de la tere, et j'ajoute foi aux propos d'un accusé, maintes fois condamné déjà.

Mais, malgré lui, il continuait de soupçonner Pat. Il n'admettait cependant pas que celui-ci ait pu agir étant en possession de toutes ses facultés. Si Pat avait tué c'était sûrement dans un moment de démence... Il n'avait pas la moindre raison d'assassiner John Harrison. Restait la disparition de la fiche anthropométrique de Bill Rang et de celle du meurtrier du veilleur de nuit. Pat, pris de folie meurtrière et agissant sous l'influence de cette folie, avait instinctivement pris ces fiches qui intéressaient l'enquête dont il était chargé. S'il était le coupable, il s'étonnerait, sa crise passée, d'être en possession de ces deux pièces.

Bien que l'heure du dîner ait déjà sonné, Eddy, négligeant de prévenir sa femme par téléphone, décida de ne pas rentrer chez lui et d'aller rendre visite à Pat Hercher. Il prit un taxi en se promettant de saisir le premier prétexte venu pour s'assurer que les fiches anthropométriques étaient ou n'étaient pas dans une des poches de son ami.

Pendant le trajet, les pensées les plus contradictoires le tourmentèrent. Pat avait, certes, recouvré toute sa raison. Et pourtant il avait terriblement changé... Molly avait raison ! Jadis, Patrick détestait le tabac et fumait rarement. En outre il raffolait du cinéma qui le reposait, disait-il. Il suivait toutes les auditions de concert classique et se déclarait un ennemi acharné des spectacles de music-hall. Le nouveau Patrick, lui, fumait sans arrêt, n'allait jamais voir un film et ne se plaisait que dans les salles des cafés-concerts. N'était-ce pas là la preuve indiscutable d'un bouleversement cérébral qui pouvait faire de l'honnête et loyal inspecteur d'antan un de ces criminels tuant maladivement par besoin de faire le mal ?

Le pauvre Eddy, torturé, voulait douter encore. Mais il avait besoin de savoir. C'était son devoir, du reste ! Si Pat était devenu un être dangereux, irresponsable, on devrait le mettre dans l'impossibilité de nuire, l'enfermer dans un asile d'aliénés.

S'il était innocent, ah, comme Eddy serait heureux !

Le taxi stoppa devant l'immeuble habité par Molly et son mari. Eddy monta au troisième étage, sonna, n'obtint aucune réponse, sonna à nouveau, impressionné par le silence total du logis.

— Pat, cria-t-il, c'est moi, ouvrez donc, mon vieux...

La porte s'entre-bâilla enfin et Pat, livide, tremblant reconnut le visiteur.

— Vous, Eddy ? Oh ! ce qui arrive est affreux... Molly, ma pauvre chère Molly, morte... assassinée... Je suis de retour depuis dix minutes et je suis resté atterré, désespéré devant le corps de ma pauvre femme... Je ne comprends pas encore ce qui m'arrive... J'ai l'impression de vivre un épouvantable cauchemar... Molly n'est plus, vieil Eddy. On me l'a tuée... Pourquoi, mon Dieu, pourquoi ?

Il était bouleversé et avait perdu cet admirable sang-froid qui ne l'avait encore jamais abandonné. Il oubliait de laisser entrer Eddy et restait sur le seuil, contre la porte entr'ouverte. Son ami, dédaignant tout ce qui n'était pas ce nouveau drame, eut pitié de lui et, lui saisissant le bras, le poussa dans l'appartement.

— Du courage, Pat ! Il faut trouver le criminel... venger la chère morte... Où est l'enfant ?

Pat se laissa tomber sur la banquette du couloir et balbutia :

— Par bonheur il passe la journée chez une cousine, aux environs. Elle doit ramener le petit demain matin.

— Une cousine? Ah !...

Tout en se demandant qui était cette parente dont il n'avait encore jamais entendu parler, Eddy pénétra dans le petit salon où Molly, tué d'un coup de couteau au cœur, dormait son dernier sommeil sur le tapis ensanglanté.

Malgré son chagrin le jeune détective opéra comme s'il se fut agi d'une inconnue. Il chercha en vain l'arme du crime, constata que la pièce était dans un ordre parfait et que le secrétaire n'avait pas été fracturé. Molly portait encore au cou le seul bijou de prix

qu'elle possédât, un pendentif qui lui venait de sa mère et se composait de trois perles fort belles.

— Le vol n'est pas le motif du meurtre, marmotta Eddy. Il s'agit donc d'une vengeance. C'est le détective Hercher qu'on a voulu frapper en tuant celle qu'il adore. Avertissement de Bill Rang, sans doute... de Bill Rang qui, traqué par nous, redoute l'habileté bien connue de mon vieux Pat !

Sans prévenir celui-ci, il décrocha l'appareil téléphonique pour avertir Scotland-Yard. Puis il retourna près du veuf qui, la tête dans ses mains, gémissait lamentablement.

— Soyez courageux, mon cher vieux... La police est alertée, on va venir faire les constatations légales. Essayez de reprendre un peu de sang-froid, il le faut ! Voyons, la porte du palier n'a pas été fracturée, le coupable possédait donc de fausses clefs... et il a dédaigné de voler le pendentif de Molly. C'est donc bien une vengeance. A part Bill Rang que, moi, je crois à Londres, vous connaissez-vous des ennemis ?

— Rang ? répéta le malheureux... Ce serait lui, alors ? Mais pourquoi ce meurtre ? Je n'ai aucune preuve contre lui, moi, et notre enquête n'avance pas. L'assassin du gardien de nuit n'a encore rien à craindre de moi...

— Ce doit cependant être lui le coupable, Pat ! Réfléchissez... Molly a été poignardée, comme John Harrison... auquel on a volé les fiches de Rang et celles du criminel qui a tué le gardien de nuit de Nilton. Il est doué d'une habileté diabolique... Comment Molly l'a-t-elle laissé entrer chez elle ? Elle était méfiante, extrêmement craintive. Pourtant elle n'a pas eu peur de cet homme dont le geste criminel l'a surprise en pleine confiance.

— Qu'en savez-vous, mon bon ? Vous êtes un imaginatif, je vous le reproche constamment. Vous suivez votre idée première et vous essayez d'adapter les circonstances à votre opinion bien arrêtée. C'est une méthode très mauvaise.

Il parlait avec une violence inhabituelle qui surprit Eddy Etait-ce le moment de discuter de leurs méthodes personnelles ? Vraiment Pat était bizarre...

Et Eddy se rappela subitement la raison de sa visite en ce lieu... Il avait soupçonné Pat... Mais Pat ne pouvait pas avoir tué sa femme... et, Eddy l'eût juré, les deux crimes étaient identiques !

— Quand je pense, murmura-t-il, que si vous étiez rentré directement chez vous en quittant Scotland-Yard, Molly n'aurait pas été tuée. Le meurtrier était bien renseigné car habituellement vous dînez à vingt heures... Or il est vingt heures quinze et le crime doit remonter tout au plus à vingt heures... Le sang n'a pas eu le temps de se coaguler... Votre retour a suivi de bien près le dernier soupir de Molly.

Pat se leva, arpenta fébrilement le couloir, passa devant le salon ouvert mais sans regarder dans cette direction. Il murmura enfin :

— Ce meurtre odieux ne me fera pas renoncer à l'enquête. On peut me briser le cœur, on ne réussira pas à m'effrayer.

Eddy approuva ces paroles courageuses et allait conseiller à son ami de l'aider à faire les premières constatations lorsque le chef de Scotland-Yard, suivi du personnel habituel, des photographes et du médecin légiste, pénétra dans l'appartement dont la porte du palier était restée entr'ouverte.

— Mon pauvre Hercher, je vous plains sincèrement... S'attaquer à une femme pour vaincre un détective, quelle monstruosité, quelle lâcheté... Snell, je vous charge de cette enquête... Enfermez-vous dans votre chambre, vieux Pat, et laissez-nous agir...

— Coup de couteau au cœur, mort immédiate, diagnostiqua-t-il. Le crime a dû avoir lieu entre dix-neuf heures trente et vingt heures.

— Aucune empreinte digitale étrangère, déclara le détective O'Connor. Rien ne paraît avoir été dérangé ni dérobé... On pourra interroger le portier, les voisins de palier. Sur le tapis, aucune autre trace de pas que ceux de l'infortunée mistress Hercher, ceux de son mari et les vôtres, Snell... Le coupable sera difficile à trouver. Un amoureux évincé par Molly Hercher, peut-être ? La jalousie pousse parfois au crime.

— Molly était la plus honnête des créatures, hurla

Pat immobile au seuil de la pièce. Vous n'avez pas le droit d'insulter une morte, O'Connor !

— Calmez-vous, mon cher... J'ai le plus grand respect pour cette malheureuse Molly, mais elle était jolie et avait pu inspirer, sans le vouloir, une passion violente. Je ne crois pas, moi, que Bill Rang ait osé pénétrer ici, chef. Du reste s'il l'avait fait, il n'aurait pas négligé, croyez-moi, ce pendentif qui a une réelle valeur.

— Ma foi, reconnut Eddy, votre suggestion vaut qu'on l'examine, O'Connor... Cela expliquerait que cet individu, peut-être un voisin ou un habitant du quartier, ait pu approcher Molly sans l'effrayer. La pauvre femme ne s'est pas crue en danger et aura reçu son adorateur pour lui conseiller l'oubli... Exaspéré, l'homme a tué celle qui ne voulait pas être à lui.

Pat lança à son ami un regard haineux et grogna :

— Du roman, vous faites du roman, Eddy, comme toujours.

Le chef de Scotland-Yard soupira et reprit, fort embarrassé :

— Notre devoir est d'accepter toutes les suggestions, Pat... Souvenez-vous que Molly Hercher est restée seule pendant un an et s'est même crue veuve pendant votre tragique aventure aux Indes. Elle a pu, alors, encourager les assiduités d'un homme qui disait l'aimer... O'Connor, ouvrez ce secrétaire, nous allons examiner les papiers personnels de la défunte.

— Je vous l'interdis, rugit Pat hors de soi et bondissant dans la pièce. De quel droit perquisitionnez-vous chez moi ?

— Je ne vous comprends pas, mon cher... et je m'étonne que vous vous opposiez, vous un des meilleurs détectives de Scotland-Yard, à une enquête nécessaire. Si nous trouvons une correspondance adressée à votre femme, vous savez que nous sommes discrets et que rien ne sera révélé au dehors... On dirait que vous soupçonnez un roman, oh, sûrement innocent... dont votre femme aurait été l'héroïne. O'Connor, dans ce cas, aurait vu juste et il nous faudra rechercher cet amoureux déçu et passionnément jaloux. Résignez-vous, mon ami, à un examen nécessaire des

lieux. Smill, emmenez donc votre ami dans sa chambre et restez près de lui.

Habitué depuis longtemps à ces macabres spectacles, Pat, que la mort n'impressionnait plus, aurait dû se sentir attiré par ce corps à peine refroidi et qui gardait encore sa grâce féminine. Or il paraissait effrayé par le cadavre...

Les deux amis gagnèrent la chambre conjugale dans laquelle Molly ne venait plus le soir, depuis le retour miraculeux de son mari. Elle couchait près de son fils, dans une pièce exiguë, au fond du couloir, Eddy s'en souvint subitement. Il se souvint aussi des paroles du petit Bot : « Papa me fait peur ! »

Qui avait tué Molly ? Un amoureux repoussé, un malfaiteur voulant se venger du détective Hercher... ou Pat, pris d'une crise de démence ?

« Pas d'autres empreintes de pas, avait déclaré O'Connor, que celles de Patrick Hercher, de sa femme, de Smill... arrivé après le drame. »

— Pourquoi me regardez-vous ainsi, grogna Pat à Eddy qui ne pouvait détacher son regard de ce visage dont les cicatrices rappelaient une tragédie devinée, mais restée inconnue.

— Je vous plains, Pat... Soyez raisonnable, déshabillez-vous et étendez-vous sur votre lit, cela vous fera du bien. Retirez du moins votre veston, mon pauvre Patrick... Je vais vous aider.

« S'il a volé les fiches anthropométriques, pensait Eddy, je les trouverai dans une de ses poches.

Il avança la main, voulut saisir la manche du veston de Patrick mais celui-ci, en proie à une fureur subite, leva son poing fermé et frappa en plein visage le jeune détective qui s'écroula, inanimé.

Alors, gagnant le couloir, Patrick Hercher, sans bruit, arriva au palier, descendit les trois étages et se perdit dans la foule qui, après souper, se dirigeait vers les salles de spectacles.

Dans le salon où reposait la morte, O'Connor ouvrant un pli cacheté, lut tout haut :

« J'ai peur, j'ai peur de Patrick, mon mari... Il n'est pas guéri, j'en suis certaine... Il mène une existence mystérieuse qui m'épouvante et il agit comme un

homme privé de raison... La nuit, il sort de chez lui pour ne rentrer qu'au matin... Il m'enferme tous les soirs dans la chambre de Bob pour que je ne m'aperçoive pas de ses absences mais je l'entends partir et revenir.

« Où va-t-il et que fait-il ?

« Il me tuerait, je crois, s'il se doutait que je l'épie.

« Je lui pardonne tout car il n'est pas responsable de ses actes mais je tremble pour la vie de mon enfant, de mon Bob chéri. Si j'étais tuée, je ne réclame pas justice ni vengeance contre mon meurtrier qui n'a plus sa raison mais je supplie Eddy Smill et sa femme Margaret de mettre Bob en sûreté. Patrick déteste notre fils et moi il me hait ! Par pitié, sauvez mon enfant... »

La lettre, interrompue, était cependant signée. O'Connor tendant la missive accusatrice à son chef, murmura :

— Patrick Hercher a tué sa femme... et c'est probablement lui qui a poignardé notre collègue Harrison... Il nous reste un pénible devoir à accomplir, hélas ! nous emparer de Pat, notre camrade, et le conduire dans un asile.

— Oui, il le faut, répondit tristement le chef de Scotland-Yard. Ce malheureux est fou et peut commettre un nouveau crime... Allons !

Mais dans la chambre de Pat, ils ne trouvèrent que Snell évanoui et lorsque le jeune homme revint à lui, il balbutia, les larmes aux yeux :

— Pat a fui... et il est fou, mes amis... Le meilleur détective de Scotland-Yard est devenu un danger public !

CHAPITRE VI

LE CHIRURGIEN MIRACLE

Les journaux anglais avaient déjà annoncé la mort de John Harrison, chef du service des fiches anthropométriques. Cette nouvelle affligeante et les détails de l'assassinat commis dans Scotland-Yard même fu-

rent retransmis par la radio et entendus des Anglais séjournant aux Indes.

Lord Kertmerr, le gouverneur de Calcutta, avait depuis peu obtenu de Londres une équipe de détectives qui promettaient de purger la province de tous ses indésirables.

Ils venaient de mettre enfin la main sur le Chinois Li-Phaou, revenu à Patna sous un faux nom comme serviteur d'un grand savant étranger qui se disait Russe, et qu'on appelait le chirurgien Miracle, car cet homme étonnant avait obtenu des guérisons vraiment miraculeuses.

Celui-ci ne s'opposa pas à l'arrestation de son serviteur chinois et assura qu'il ignorait totalement le passé coupable de cet homme. Les policiers, respectueux envers un tel savant, admirent fort bien qu'il n'ait point soupçonné la vraie personnalité de Li-Phaou et regagnèrent Calcutta avec leur prisonnier.

Mais celui-ci, profondément ulcéré de ce qu'il appela la lâcheté du chirurgien Miracle, exigea d'être entendu par le gouverneur et lui fit des aveux complets.

— Si mon complice Romeigua n'avait pas eu une âme de traître, nous aurions résisté à la police, arme en main, et je ne serais pas à votre merci, gouverneur. Romeigua n'a pensé qu'à sa peau, il se croit en sécurité et compte que je vais respecter le serment de l'association mais, moi aussi, je tiens à ma peau. Je suis un bandit, c'est entendu, gouverneur, j'ai travaillé pour le compte de nations qui, parfois, étaient les adversaires de ma patrie, j'ai volé, pillé... torturé des paysans, tiré sur de riches colons. Bref je ne vaux pas « la corde pour me pendre », comme disent les Français. J'ai gardé cependant le respect des traditions ancestrales et je veux, après ma mort, reposer dans mon pays natal, près de mes aïeux.

Il se tut, troublé par l'évocation de sa fin. Lord Kertmerr, nullement impressionné, lui, par l'émotion du misérable, riposta :

— Il n'y a aucune chance, Li-Phaou, pour que votre désir se réalise. Le tribunal vous condamnera à mort et vos restes seront enterrés dans le cimetière

indigène, à l'endroit où les exécutés sont enfouis anonymement.

Il savait que cette perspective affolerait complètement le Chinois soucieux d'être inhumé dignement, selon la coutume sacrée de ceux de sa race. Li-Phaou, en effet, se mit à trembler et reprit :

— Gouverneur, j'implore de vous la promesse que la vie me sera laissée. Mieux vaut de longues années de prison et l'espoir de la lointaine liberté que cette fin ignoble ! Promettez-moi la vie sauve et je vous livre les noms des hommes de Charles Porter ! C'est Porter le chef, c'est lui qui a organisé le service des espions internationaux vendant au plus offrant les secrets volés. C'est encore lui qui dirigeait la contrebande de l'opium.

— Charles Porter ? murmura lord Kertmerr attéré. Je le croyais mort depuis longtemps. Allons, Li-Phaou, il faut tout me révéler... et, en échange, j'essayerai d'obtenir que vous ne soyiez condamné qu'à vingt ans de prison. Vous aurez soixante ans à votre libération et le temps de vous repentir. Parlez !

Li-Phaou, à cette promesse qu'il savait sérieuse, reprit sa placidité asiatique et révéla des faits surprenants.

Le chirurgien Miracle, possesseur de papiers russes volés à un exilé assassiné par la bande de Charly, n'était autre que le trop fameux Hongrois Romeigua qui avait mis sa science au service de tous les malfaiteurs du monde. Traqué en Amérique, il s'était réfugié aux Indes et avait été enrôlé par Charles Porter qui avait besoin d'un médecin sur lequel il put compter aveuglément.

Grassement rétribué, Romeigua appliqua à plusieurs des hommes de Charly sa fameuse méthode de greffe d'empreintes digitales. Il se servait pour cela de l'épiderme des malheureux tués par la bande tragique et bien des fois la police ayant réussi à capturer un de ces malfaiteurs, fut incapable de l'identifier.

— Romeigua a fait mieux, ricana le Chinois. C'est un génie, le plus grand chirurgien de l'époque, probablement ! Charles Porter, qui passait, en effet, pour

mort car il se cahait soigneusement depuis qu'on possédait, aux Indes, sa photographie, subit une opération merveilleuse... Romeigua lui refit un visage ! Ah, c'est bien le chirurgien miracle, gouverneur ! Un jour, dans la montagne, à la frontière du Thibet, un de nos hommes trouva une mallette contenant des moulages de visages. L'un de ces masques était la reproduction exacte des traits du détective Patrick Hercher, je le reconnus immédiatement car ce damné policier avait découvert notre association, trois mois avant, à Patna. Charly, alors, décida de se livrer au bistouri de Romeigua si celui-ci pouvait lui donner l'apparence de ce masque. Le chirurgien Miracle réussit... et notre bande put se livrer à des exploits plus audacieux que jamais car nous savions que le vrai Patrick Hercher avait disparu et Charly avait décidé, s'il était pris, de jouer la comédie de la folie et de se faire reconnaître comme étant le détective Hercher de Scotland-Yard... Vous savez le reste, gouverneur.. Charly est aujourd'hui inspecteur de la police de Londres où les crimes de toutes sortes se commettent chaque jour. Nous avons réussi à faire évader Bill Rang qui a rejoint notre chef... Maintenant voici les noms des autres hommes... Juste Jackman, Eric Stromberg, l'Italien Abramanta, le Français Dutillard, évadé du bagne, Solvator, les deux frères Malais Juan et Ben Aguama...

Lord Kertmerr prenait ces noms par écrit et obtint le plan du repaire dans lequel se réfugiaient les bandits. C'était le souterrain d'un temple en ruines qui se trouvait à six milles de Patna, dans une région inculte à cause des marais proches.

Lorsque Li-Phaou eut terminé, le gouverneur, bouleversé, l'interrogea à nouveau sur Charly Porter.

Né à Hull, livré aux hasards de la rue après la condamnation à mort de son père, l'étrangleur pendu à Londres après une effroyable série de meurtres, Charly avait de qui tenir et se révéla vite aussi redoutable que Jim Porter. Condamné à quinze ans pour vol, libéré à dix-huit ans, il ne devait plus être repris car son habileté était inouïe. Scotland-Yard le sentait constamment derrière tous les attentats mais Charly

dirigeait de loin son équipe et échappait toujours aux coups de filets tendus.

Il dut cependant quitter l'Angleterre car, imprudent pour la première fois de sa vie, il s'était fait photographier et avait offert cette effigie à une femme dont il était épris. Celle-ci quoique fort inexpérimentée et confiante, devina enfin la dégradante existence de son amoureux et rompit avec lui. Quelque temps après, appelée à Scotland-Yard elle remettait la photo de Charly Porter au chef de la Sûreté, photo qui, reproduite, fut envoyée dans tous les pays car Charly, on le devinait, s'était embarqué pour une destination inconnue.

Cet être vraiment diabolique, orphelin dès ses premiers ans et capable des pires forfaits, ne vivait que pour le mal. Il n'avait jamais aimé personne et son amourette avec l'innocente jeune fille qui avait su échapper à sa domination n'avait été pour lui qu'un caprice vite oublié. Cependant Porter avait une faiblesse... Les monstres même ont les leurs !... Il regrettait Hull, sa ville natale, son port où il avait joué étant enfant, le cimetière où sa mère était enterrée, pauvre créature morte de dégoût et de frayeur après cinq années de martyr conjugal.

Et lorsque le docteur Miracle eut donné au bandit le visage de Patrick Hercher, Charly n'eut plus qu'un désir, revenir en Angleterre !

Arrêté ainsi que quelques-uns de ses compagnons parmi lesquels se trouvait Bill Rang, son second, Porter, sûr du silence de ses complices, joua à Eddy Smill la comédie que l'on sait.

Et, à présent, inspecteur puissant de Scotland-Yard, il pouvait en toute sécurité diriger, préparer et ordonner des meurtres, des cambriolages avec la certitude que personne, jamais, ne le soupçonnerait !

Qui pouvait découvrir l'imposture ? Le bandit, mal renseigné sur le passé de Patrick, y avait remédié en se disant incapable de se souvenir. Il avait la même taille que le détective, la même couleur de cheveux, les mêmes yeux gris si répandus en Angleterre. L'anglais était sa langue natale et il connaissait admirablement Londres.

— Sans moi, conclut Li-Phaou, Charly aurait pu mourir de sa belle mort, pleuré de tous, estimé de ses chefs... et le docteur Miracle, sous un faux nom, serait probablement devenu un des grands hommes de ce siècle... mais la farce a assez duré, il faut payer à présent, comme moi... Gouverneur, vous savez tout... N'oubliez pas ce que vous m'avez promis.

Lord Kertmerr fit immédiatement prévenir Scotland-Yard puis ordonna une expédition au souterrain du temple en ruines La trahison du Chinois qui sauvait sa vie en dénonçant ses compagnons mit fin aux sinistres exploits de la bande de Charly Porter qui, lui, pouvait encore espérer l'impunité.

En effet, malgré les recherches confiées à la direction d'Eddy Smill, le misérable restait introuvable.

Et Eddy eut pour seule consolation la certitude que son ami Pat était mort et que le meurtrier de la pauvre Molly et de John Harrison était un bandit notoire pour lequel il ne devait pas avoir la moindre pitié.

On rechercha les empreintes digitales de Charly Porter, empreintes prises jadis lors de sa première condamnation. Elles concordaient avec celles relevées sur les meubles du logis de Molly. Aucun doute ne subsistait donc.

Le petit Bob, conduit par le bandit chez une femme affiliée à la bande tragique de Bill Rang, était revenu le lendemain matin du meurtre de sa mère et l'on put arrêter sa gardienne qui, ignorant la mort de Molly Hercher, croyait trouver Porter chez lui.

Elle avoua que celui-ci, devinant les soupçons de la pauvre Molly, avait décidé, pour la réduire au silence, de lui enlever son enfant. Bob devait se familiariser avec cette complice qui, plus tard, aurait la charge de le garder prisonnier.

Que s'était-il passé dans la journée et pourquoi, abandonnant son plan initial, Charly Porter avait-il tué Molly ?

Ce meurtre demeurait inexplicable. Quant à celui de John Harrison, il s'expliquait facilement. Charly s'était entendu avec Portnouff qui avait promis de déclarer que le détective lui avait rendu visite dans

sa cellule à l'heure où se commettait le crime. Le bandit avait ainsi un alibi précieux et il avait pu opérer facilement, John ayant laissé entrer celui qu'il croyait être Pat Hercher.

Bill Rang était un de ceux qui avaient refusé de se laisser opérer par le chirurgien Romeigua et les empreintes digitales relevées sur les coffres de la joaillerie Nilton prouvaient la présence de Bill à Londres ! Porter avait voulu détruire cette preuve et il n'était pas homme à reculer devant un meurtre de plus !

Margaret prit le deuil de son frère et recueillit chez elle le petit orphelin auquel on cacha la fin tragique de sa mère. Mais Bob apprit que l'homme revenu des Indes n'était pas son vrai père et il en manifesta une joie infinie.

— Je suis bien content, tante Margaret, car je ne pouvais pas arriver à aimer ce Patrick-là et je me le reprochais en moi-même puisqu'on disait que c'était mon papa. Il ne m'embrassait jamais et, quand maman ne le voyait pas, il me lançait des regards terribles qui m'effrayaient. Pauvre maman, elle est sûrement morte de peur et de chagrin. Elle pleurait si souvent quand nous étions seuls au logis. J'espère bien qu'oncle Eddy va arrêter ce misérable.

Eddy n'osait plus croire cela possible.

Bill Rang, lui, fut pris grâce à la déposition du Russe Portnouff qui, voyant tout découvert, ne songea qu'à lui et fit peser la responsabilité de nombreux meurtres sur Bill et Charly.

Parmi les bandits capturés sur l'ordre du gouverneur de Calcutta, le chirurgien hongrois Romeïgua fut le seul qu'on dirigea vers l'Angleterre car Scotland-Yard voulait l'avoir à sa disposition pour le confronter avec Charly Porter quand celui-ci serait arrêté.

Les reporters londoniens purent donc contempler de près l'étonnant chirurgien Miracle qui avait mis son génie au service du mal dans l'espoir d'amasser des millions.

Romeigua qui avait maintenant soixante ans ne manifesta aucun regret de sa vie coupable et se ré-

jouit cyniquement d'avoir réussi ce qu'il appelait son chef-d'œuvre.

— Sans la dénonciation de ce maudit Li-Phaou, déclara-t-il, Charly Porter aurait continué à passer pour Patrick Hercher, détective estimé de Scotland-Yard. Reconnaissez que c'est là du beau travail... Que peuvent vos méthodes anthropométriques contre ma science ? J'étais capable de modifier complètement l'aspect extérieur d'un homme recherché par vous... Si vous ne m'aviez pas arrêté je serais venu à Londres car Charly m'avait écrit pour réclamer de moi un nouveau service. Eh oui, le pauvre ami ne pouvait pas se baigner en public à cause d'un détail... Patrick Hercher n'avait-il pas reçu une balle dans la poitrine ? Or le torse de Charly n'avait aucune cicatrice... J'y aurais remédié si Li-Phaou n'avait pas eu l'âme d'un traître.

Le savant hongrois nullement inquiet du sort qui l'attendait, ne fit aucune difficulté pour partager la cellule de Portnouff chargé de le faire bavarder encore. Mais dans la nuit, Romeigua réussit à s'empoisonner, échappant ainsi au gibet qui, avait-il confié à son compagnon de cellule, lui répugnait tout particulièrement.

CHAPITRE VII

LE DERNIER CRIME DE CHARLY PORTER

Hull, ville maritime du comté d'York, a environ trois cent mille habitants. Son port est des plus actifs mais amène dans ce paisible lieu, outre des équipages étrangers, une masse d'individus embarqués sous de faux noms et profitant des escales pour commettre de nombreux forfaits.

La ville est riche car son industrie est prospère. Jusqu'alors cependant la police locale n'avait eu à déplorer que des rixes sanglantes, entre matelots ivres, des vols dans les bars du port, des attaques nocturnes contre des ouvriers regagnant leur logis salaire en poche.

Subitement Hull parut livré au banditisme !

La pègre, opérant individuellement, avait enfin un chef...

Un industriel fut tué dans son bureau et son coffre-fort fut fracturé, vidé... Une vieille rentière eut le même sort... La caisse de secours aux matelots malades fut volée, on dépouilla, dès le soir venu, tous ceux qui se risquaient dehors.

Scotland-Yard fut alerté.

— Chef, déclara Eddy Smill, il y a du Charly Porter là-dessous. Je ne croyais pas qu'il aurait l'audace de se cacher dans sa ville natale et nous avons négligé la surveillance de la population de Hull, je m'en accuse personnellement. Confiez-moi la direction des recherches ! Moi seul peux facilement identifier le misérable... Je me souviens trop bien de son regard pour ne pas le reconnaître, même sous le plus adroit maquillage. J'ai la pauvre Molly à venger, chef... Ne me refusez pas la faveur que je réclame.

— Soit, Smill. Mais soyez prudent. Charly Porter doit vous haïr et la haine d'un tel homme est un danger constant.

— Un détective, chef, sait ce qu'il risque et a accepté d'exposer sa vie quand le devoir l'ordonne. Ce bandit m'appartient, je dois triompher de lui pour retrouver la paix de ma conscience car je suis responsable de son retour en Angleterre. C'est moi qui, le premier, ai cru voir en lui mon cher Pat ! Comment ai-je pu commettre une telle erreur ? Oui, je sais, il y avait cette ressemblance diabolique... et aussi ma quasi-certitude que Pat n'était pas mort. Margaret, ma femme ! m'avait convaincu. Elle se refusait à croire que son frère était mort, ma pauvre chérie, et cela m'a terriblement influencé. Je me reproche, cependant, de ne pas avoir prêté la moindre attention aux plaintes de Molly, à l'instinctive frayeur de Bob.

— Ne vous torturez pas l'esprit, Smill. Moi aussi j'ai cru reconnaître ce cher Pat et j'ai admis qu'il ait pu perdre complètement la mémoire du passé. J'excusais même ses bizarreries par égard pour cette longue année de souffrances passées dans la montagne Thibétaine. Nous avons été les jouets de l'œuvre diabolique du docteur Miracle, Smill... N'oublions pas que la

science, si puissante aujourd'hui, reste muette en ce qui concerne la folie... Le cerveau humain est encore un mystère même pour les plus grands spécialistes et aucun de nos médecins ne pouvait assurer invraisemblable cet oubli du passé dont ce misérable imposteur se prétendait atteint. Courage donc, Smill... Choisissez vous-même ceux qui doivent vous accompagner à Hull. Vous avez carte blanche sur les moyens à employer pour capturer Charly Porter.

***

La cave d'un bar des plus misérables sur le quai du port de Hull.

Cette cave encombrée de bouteilles cassées, de fûts vides, de paille moisie était le repaire de Charly Porter.

Fuyant la demeure où il venait d'assassiner Molly et où il sentait qu'une enquête approfondie ferait peser sur lui des soupçons risquant de devenir rapidement des preuves accablantes, le bandit avait gagné Hull et facilement retrouvé ses anciens camarades.

Les gamins de jadis, devenus des hommes, avaient continué de suivre la mauvaise voie, mais leurs méfaits ne leur avait pas procuré la richesse convoitée. Charly qui les rassembla une nuit dans la cave du barmann Opeinheif, les convainquit de la nécessité de s'organiser.

— Seul, affirma-t-il, un homme si adroit qu'il soit, ne peut pas grand'chose. Une bande disciplinée, conduite par un chef à la fois audacieux et prudent, peut prétendre à tout.

Il fut proclamé maître de la trentaine d'individus vivotant jusqu'ici de rapines, d'escroqueries et de chantages.

Et le cauchemar de Hull commença.

Adroits, rusés, implacables et... imprenables, les complices de Charly Porter opéraient chaque fois à coup sûr et en toute sécurité. De son antre, le chef préparait tout, renseigné sur les rentrées d'argent des commerçants, sur leurs habitudes, par une équipe de soi-disant estropiés auxquels de bonnes âmes faisaient la charité.

L'Angleterre est, par excellence, le royaume de la liberté individuelle. Les marchands ambulants y sont tolérés et les vendeurs d'allumettes ont droit de cité. Les miséreux peuvent solliciter l'aide des généreux passants. On admet la pauvreté et la bienfaisance en pleine rue.

Cela explique pourquoi le pays de John Bull est le paradis des voleurs.

Le service des renseignements de Charly marchait admirablement et les misérables avaient lieu de se réjouir car ils connaissaient enfin la prospérité et se croyaient à l'abri du châtiment.

Ce qui a toujours perdu les malfaiteurs c'est la passagère sécurité dont ils jouissent parfois. Elle ne dure jamais !

Malgré son audace, Charly Porter connaissait enfin, non le remords (il était incapable de ce sentiment !) mais une crainte vague qui le condamnait à ne point oser sortir de sa cave de peur d'être reconnu et arrêté par les agents de la ville.

Ces traits refaits par Romeigua à la ressemblance de Patrick Hercher étaient connus de toute la police britannique et Charly eut couru moins de risque avec son vrai visage qui, au premier abord, pouvait passer inaperçu.

Ah ! si le chirurgien Miracle n'avait pas été pris et ne s'était point volontairement rayé du monde des vivants, son chef aurait une fois encore eu recours à sa science !

Le savant hongrois n'était plus et Charly savait bien que se grimer était inutile. Les romanciers seuls osent parer leurs héros de perruques et de barbes postiches si facilement remarquées dans la vie réelle.

Obligé pour sa sécurité de rester dans la cave du bar Opeinheif, le bandit y était souvent seul... et il revivait alors avec une terrifiante précision la mort de Molly Hercher !

La pauvre créature si fidèle, si aimante, et qui avait accueilli l'imposteur comme un époux ardemment chéri avait, jusqu'au dernier jour, tremblé que son cher Pat ne fût resté fou malgré les rassurantes constatations des médecins.

La froideur de « Pat », sa sauvagerie, ses sorties nocturnes l'effrayaient. Cependant elle n'avait encore, le matin de sa mort, aucun soupçon de l'effroyable vérité.

Ce matin-là, Pat était rentré au logis vers huit heures et, sans daigner avertir sa femme préparant le déjeuner dans la cuisine, il avait réveillé Bob, lui avait donné l'ordre de s'habiller vivement et sans bruit puis, prenant la main du garçonnet, il l'avait prestement fait descendre les trois étages, l'avait poussé dans la rue où une inconnue attendait.

— Cette dame est ma cousine. Vous passerez la journée avec elle, Bob. Montrez-vous docile, sinon je vous punirai de façon à vous retirer l'envie de désobéir.

Bob, tête basse, s'était résigné et, ainsi qu'il le conta plus tard, avait passé cette longue journée dans une chambre obscure dont la prétendue cousine avait fermé la porte à clef.

Charly avait résolu ce jour-là d'expédier Molly à Dublin où il avait des complices. Il devinait qu'elle avait fait à Margaret des confidences dangereuses pour lui et il voulait la forcer au silence en la privant de son enfant, en l'exilant loin de sa belle-sœur et d'Eddy.

Molly, surprise et inquiète de l'absence de Bob, avait fermement désapprouvé son mari d'avoir confié le garçonnet à une parente dont jusqu'ici la mère ignorait l'existence. Charly qui s'était attendu à des larmes trouva en face de lui une femme décidée à lutter contre lui et il remit à plus tard son projet de séparation.

Obligé de prendre son service à Scotland-Yard, il en profita, on le sait, pour tuer son collègue Harrison et détruire les fiches anthropométriques de Bill Rang. Quand il revint chez lui, il avait dans sa poche les deux fiches et l'arme du meurtre, un couteau à cran d'arrêt que, précipitamment, il avait refermé et enveloppé dans son mouchoir.

De retour près de Molly, il eut la malchance de laisser tomber ce couteau en retirant son imperméable. La jeune femme vit le mouchoir taché de sang, le couteau fermé... et elle devina qu'un crime venait d'être commis.

— Pat, mon Dieu, qu'avez-vous fait ? Est-il possible que vous ayiez totalement perdu la raison ?

— C'est vous qui devenez folle, ma chère ! Ne vous occupez donc pas de moi et ne craignez rien. Un détective est souvent obligé de lutter et de frapper.

Cette explication ne la convainquit pas et elle riposta :

— Pat, si vous êtes malade, il faut vous laisser soigner. Vous avez en tout cas besoin d'être surveillé et j'en parlerai à Eddy.

Cette menace qui risquait de jeter le misérable dans un asile d'aliénés le décida à brusquer les choses. Faisant face à Molly, il lui dit tout bas, scandant chaque mot :

— Vous ne parlerez pas, vous ne parlerez plus... à personne.

— Oh, s'écria-t-elle en contemplant ce visage sur lequel apparaissait enfin le reflet d'une âme de meurtrier, vous n'êtes pas mon mari, vous n'êtes pas mon mari, vous n'êtes pas Patrick !

Avant qu'il ait pu prévenir son geste elle avait bondi sur lui et, écartant le gilet, ouvrant le plastron de chemise du misérable, elle mit à nu le torse puissant sur lequel ne se voyait aucune cicatrice.

— La preuve, la voici, fit-elle... Pat avait été blessé d'une balle au-dessous du sein gauche et Eddy assure que Hacksens a vu la trace de cette blessure sur la poitrine de Patrick Hercher... vous avez volé le nom de mon pauvre Pat, vous lui avez volé sa situation, l'estime de ses supérieurs, son foyer... et la justice que je vais avertir vous demandera des comptes, j'exigerai que...

Charly avait saisi le couteau posé sur une table proche, il l'avait ouvert de la main gauche pendant que de sa main droite il repoussait Molly agrippée à lui... et il avait frappé avant même que l'infortunée ait vu le geste homicide...

La pendule marquait alors dix-neuf heures cinquante-cinq !

Molly était tombée en arrière et, avant de rendre le dernier soupir, elle avait balbutié :

« Pat me vengera ! »

Or, maintenant, Charly croyait voir se dresser continuellement devant lui, dans l'ombre de la cave, le fantôme de celui dont il avait volé le visage et le nom. Et il tremblait comme un enfant, le front en sueur, le cœur affreusement angoissé.

Il ne confia son tourment qu'à un seul de ses complices, le patron du bar, qui lui répondit :

— Votre séjour dans la cave est déprimant et les nerfs les plus solides n'y résisteraient pas. Sortez donc un peu la nuit. Le quai est désert à partir de deux heures du matin.

Charly savait que c'était une folie mais pour fuir le fantôme de Pat Hercher il commit cette imprudence et prit l'habitude de rôder jusqu'à l'aube le long des quais, comme il l'avait fait jadis dans l'espoir de dévaliser un ivrogne attardé.

Eddy Smill et neuf des plus adroits détectives de Scotland-Yard étaient arrivés à Hull. Descendus dans une modeste hostellerie du port, ils se faisaient passer pour de joyeux compagnons désireux d'acquérir un bateau à voile.

Le filet, bien tendu, se resserrait lentement autour des complices de Charly. Ils n'en devinaient rien car Smill voulait d'abord tenir le chef et ses collègues respectaient ses ordres.

Fréquentant chaque soir les brasseries des quais, les détectives étaient venus chez Opeinheim mais n'y avaient rien remarqué de louche. Eddy, cependant, constata que, dans ce bar plus que misérable, il y avait du gin excellent et fort cher. Les clients d'Opeinheif ne devaient pas pouvoir se payer une telle qualité d'alcool et Eddy se promit de surveiller les abords du bar, la nuit suivante.

Il n'accepta pour compagnon qu'O'Connor, un colosse irlandais et, de plus, excellent tireur.

— Si nous trouvons Charly, recommanda Eddy, n'oubliez pas qu'il faut le prendre vivant. Il a largement mérité l'angoisse d'un procès et la torture de l'attente de l'exécution. Tirez aux jambes, hein, mon vieux ?... Rien de tel pour terminer une poursuite qui risque toujours de vous infliger un échec car le ban-

dit a, sans nul doute, des complices un peu partout et de nombreux asiles.

Dissimulés derrière les ballots de marchandises amassés sur le quai, les deux détectives patientèrent jusqu'à deux heures du matin, bien que le bar eût clos ses volets depuis minuit et fût plongé dans la plus totale obscurité.

Enfin une petite porte basse s'ouvrit et une haute silhouette apparut, hésitante, inquiète même. Enfin, rassuré par la solitude du quai, Charly Porter, enfonçant sa casquette sur son front et relevant le col de son imperméable, s'éloigna à grands pas...

— C'est lui, balbutia Eddy. La chance nous favorise enfin... Je n'ai pas aperçu son visage mais je reconnais sa démarche, cette démarche qui n'a jamais apartenu à mon pauvre vieux Pat et qui m'a toujours étonné chez celui qui avait pris sa place. Mais je n'en avais rien conclu, trouvant normal qu'un homme miraculeusement échappé à la mort et ayant erré dans la brousse pendant des semaines, des mois même, soit un peu différent de ce qu'il avait été. J'ai été aveugle, comme Margaret, comme l'infortunée Molly... comme nos camarades de Scotland-Yard qui l'ont tous reconnu, accueilli. Maudit chirurgien Miracle... il est cause de...

— Attention, Smill, l'homme nous a entendus...

Marchant sans bruit le long de la berge, les deux policiers se trouvaient cachés par les bonbonnes d'essence entreposées à cet endroit. Mais Charly, en marge des lois depuis son enfance, sentait instinctivement l'ennemi et, sans se retourner pour s'assurer qu'il était suivi, il pressait le pas pour gagner une ruelle étroite dans laquelle il savait trouver une maison à deux issues.

Eddy, servi lui aussi, par un infaillible instinct, comprit que le bandit allait lui échapper et, perdant son sang-froid, il cria au fuyard :

— Craignez-vous de regarder en face l'ami de Pat Hercher, assassin ?

Charly, paralysé par l'épouvante, fit volte-face. Le nom de Patrick lancé vers lui comme une balle meurtrière, fit apparaître près du bandit le fantôme redouté.

Il lui sembla que Pat le poussait irrésistiblement vers Eddy Smill et il ne put résister.

Lui, l'homme fort, cruel, implacable, le bandit qui aurait sans trembler affronté le diable en personne, à supposer que Satan daignât sortir pour lui des enfers, lui, l'assassin, le tortionnaire, il était plus faible qu'un vieillard dès qu'il croyait sentir à ses côtés le fantôme de Patrick.

Mais quand il aperçut Eddy Smill, toute crainte disparut en lui. Il n'avait pas peur des vivants et sa haine contre le jeune détective lui rendit son habituelle audace.

— Charly, lança Eddy comme l'homme approchait résolument, je viens vous arrêter. Vous avez commis plus de meurtres qu'il ne vous reste de jours à vivre. L'heure est venue pour vous de subir le châtiment que vous méritez. Rendez-vous docilement car vous ne pouvez plus nous échapper.

Trois détectives, avertis quelques heures avant par O'Connor, avaient suivi de loin leurs deux collègues et accouraient, browning en main. Charly Porter se sentit perdu.

Il avait toujours dans sa poche son couteau à cran d'arrêt et, rapidement il le prit, l'ouvrit, le lança dans la direction d'Eddy Smill en disant :

— Vous n'aurez pas la joie de me voir pendre !

O'Connor avait tiré... La balle, atteignant le misérable au mollet, le fit chanceler. Son geste meurtrier perdit sa force et le couteau lancé atteignit en pleine poitrine le détective Silver, dernière victime du bandit qui, terrassé par les collègues du mort, hurlait :

— Ce n'est pas vous qui m'avez vaincu, c'est Patrick Hercher, le mort qui a voulu venger Molly... Les vivants ne sont rien, rien, mais les morts peuvent tout!

Un mois après, Charly Porter comparaissait devant ses juges qui l'accusaient de nombreux crimes auxquels venait s'ajouter le meurtre inutile du détective Silver. Condamné à la pendaison, Porter qui, dans sa cellule, se débattait constamment contre le fantôme de Patrick, vécut des heures atroces et mourut en lâche car il croyait que la mort même ne le délivrerait pas de Pat Hercher.

Eddy Smill, félicité par ses chefs, fut nommé sous-chef de Scotland-Yard, ce qui lui causa une légitime fierté mais le rendit moins heureux que son nouveau titre de papa d'une minuscule Molly dont Bob se déclara le protecteur dévoué.

Récemment de hardis ascensionnistes explorant un des monts Himalaya ont découvert le cadavre d'un homme mort au fond d'un précipice. Ayant réussi à tirer le corps hors du gouffre, ils l'enterrèrent pieusement après lui avoir enlevé un bracelet d'identité qui fut envoyé à Scotland-Yard.

Sur la plaque d'argent se lisaient ces mots :

« Patrick Hercher, Londres... »

— L'âme de votre frère mort doit être heureuse, chérie, murmura tendrement Eddy à Margaret en lui tendant le bracelet, suprême héritage du disparu. Molly a rejoint son époux et leur fils est devenu le nôtre.

Bob qui était là, essuya ses larmes et embrassant Margaret il répondit à Eddy :

— Oui, oncle Eddy, je suis votre fils adoptif et, plus tard, je serai comme vous, un des as de Scotland-Yard... Et j'épouserai ma cousine Molly.

La mignonne créature qui comptait tout juste quatre mois se mit inconsciemment à rire. Bob affirma que c'était là une acceptation à sa demande en mariage.

Eddy, lui, enlaçant Margaret, lui dit tout bas :

— Chérie, oublions l'affreuse aventure et vivons pour ces enfants qui attendent de nous le bonheur.

Pour paraître samedi prochain :

K. L. I. P. LE SINGULIER

Roman policier inédit

par RENÉ POUPON

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge. 14-2-40

SENSATIONNEL

Tous les **MERCREDIS,** demandez
à votre marchand de journaux habituel

LE PETIT ROMAN POLICIER

du DRAME,
du MYSTERE,
de l'ANGOISSE,
de l'INTÉRÊT

peuvent être mis entre toutes les mains

LE ROMAN COMPLET :
sous couverture en 4 couleurs **0.60**

J. FERENCZI & FILS, EDITEURS
9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14e)
Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement
Made in France

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge.